

LANGUE ET RÉALITÉ. DE L'USAGE DE L'ICONICITÉ EN LINGUISTIQUE

St. Polis

(F.R.S.-FNRS – Université de Liège)

Résumé. Dans cette contribution, j'envisagerai les relations entre langue et réalité sous l'angle particulier de l'iconicité. J'ai pris le parti de penser cette notion, telle qu'originellement conceptualisée par Ch.S. Peirce, dans un cadre saussurien et de l'articuler avec les questions posées par l'arbitraire et la motivation en langue. Pour ce faire, je proposerai dans un premier temps de reconstruire un concept d'iconicité qui se révèle pertinent dans une approche linguistique en examinant les paramètres constitutifs de cette notion complexe. Ce n'est qu'à cette condition qu'il paraît possible de donner une assise méthodologique solide aux différentes relations iconiques mobilisées dans l'analyse linguistique et d'éprouver l'opérabilité de ce concept dans l'explication des faits de langue.

*La véritable importance de l'étude des langues réside dans
la participation du langage à la formation des représentations.
Tout est contenu là-dedans, car c'est la somme
de ces représentations qui fait l'homme.*

W. VON HUMBOLDT

La question des rapports qu'entretiennent langue et réalité est pour ainsi dire aussi ancienne que la pensée occidentale elle-même¹; en effet, Platon déjà, dans sa célèbre œuvre intitulée *Κρατύλος* (ἢ περὶ ὀνομάτων ὀρθότητος), plante le décor d'un débat jamais achevé lorsqu'il décide d'instituer Socrate comme

1 Je tiens à remercier J.-M. Klinkenberg et J. Winand pour les nombreuses observations qu'ils ont bien voulu me faire sur une première version de ce texte. En outre, G. Sonesson (en tant que *reviewer*) m'a évité bien des erreurs et imprécisions dans l'appréhension du concept d'iconicité chez Ch.S. Peirce; je lui en suis profondément reconnaissant. Selon la formule consacrée, toutes les inexactitudes et approximations restent évidemment miennes.

arbitre d'un dialogue le mettant en présence de Cratyle et Hermogène. S'il n'est pas utile d'entrer ici dans une interprétation de la pensée platonicienne², une évocation des termes dans lesquels les intervenants s'opposent suffira à convaincre de l'actualité du propos concernant les rapports d'iconicité à l'œuvre dans la langue.

Si Cratyle soutient qu'il existe *naturellement* une juste dénomination pour toute chose³, Hermogène estime que la justesse des mots n'est rien d'autre qu'une affaire de *convention* et *d'accord*⁴ et pense que la *loi* et l'*usage* font tout en la matière⁵. Après un long développement concernant « l'étymologie » de noms prétendument dérivés ou composés, Socrate en vient à exposer son point de vue à propos de la justesse des noms premiers (signes minimaux)⁶ : elle ne peut être atteinte que par l'*imitation* de l'*essence* de chaque chose au moyen des lettres et syllabes qui composent un nom⁷. Ayant reconnu le carac-

2 Voir Baxter 1992, Joseph 2000 et plus récemment Sedley 2003.

3 385d : Κρατύλος φησὶν ὅδε, ὦ Σώκρατες, ὀνόματος ὀρθότητα εἶναι ἐκάστῳ τῶν ὄντων φύσει πεφυκυῖαν « Cratyle dit ceci, Socrate, que la justesse du nom pour chacune des choses existantes est née de la nature ».

4 384c-d : Καὶ μὴν ἔγωγε, ὦ Σώκρατες, πολλάκις δὴ καὶ τούτῳ διαλεχθεὶς καὶ ἄλλοις πολλοῖς, οὐ δύναμαι πεισθῆναι ὡς ἄλλη τις ὀρθότης ὀνόματος ἢ συνθήκη καὶ ὁμολογία « Ma foi, Socrate, en ce qui me concerne, malgré les nombreuses discussions que j'ai eues avec lui et beaucoup d'autres, je n'ai pu être persuadé que la justesse d'un nom soit autre chose que convention et accord ». Et d'ajouter (384d) : ἐμοὶ γὰρ δοκεῖ ὅτι ἂν τίς τῷ θῆται ὄνομα, τοῦτο εἶναι τὸ ὀρθόν· καὶ ἂν αὐθὶς γε ἕτερον μεταθῆται, ἐκεῖνο δὲ μηκέτι καλῆ, οὐδὲν ἤττον τὸ ὑστερον ὀρθῶς ἔχειν τοῦ προτέρου « il me semble en effet que le nom que l'on peut donner à quelque chose, c'est le nom correct, et si l'on vient à le changer en un autre, n'utilisant plus celui-là, le second n'est en rien moins juste que le premier ». Sur la signification du terme ὄνομα chez Platon dans ce contexte, voir Hoekstra & Scheppers 2003.

5 384d : [...] οὐ γὰρ φύσει ἐκάστῳ πεφυκέναι ὄνομα οὐδὲν οὐδενί, ἀλλὰ νόμῳ καὶ ἔθει τῶν ἔθισάντων τε καὶ καλούντων « [...] ce n'est pas en effet de la nature qu'est né le nom pour chaque chose — aucun pour aucune —, mais en fonction d'une loi et d'un usage de ceux qui ont l'habitude de dénommer ».

6 422c : [...] λέγων οἷαν δεῖ τὴν τῶν πρώτων ὀνομάτων ὀρθότητα εἶναι « [...] en disant quelle doit être la justesse des noms premiers ».

7 423e : [...] εἴ τις αὐτὸ τοῦτο μιμῆσθαι δύναιτο ἐκάστου, τὴν οὐσίαν, γράμμασι τε καὶ συλλαβαῖς, ἄρ' οὐκ ἂν δηλοῖ ἕκαστον ὃ ἔστιν « [...] si l'on était capable d'imiter avec des lettres et des syllabes cet en soi de chaque chose, sa réalité, ne ferait-on voir à chaque fois ce qui existe? »

tère téméraire, voire risible de son entreprise, il s'y engage faute de méthode plus appropriée⁸ :

τῆς δ' αὖ τοῦ δέλτα συμπίσεως καὶ τοῦ ταῦ καὶ ἀπερείσεως τῆς γλώττης τὴν δύναμιν
χρήσιμον φαίνεται ἡγήσασθαι πρὸς τὴν μίμησιν τοῦ « δεσμοῦ » καὶ τῆς « στάσεως »
(427a-b)

« par ailleurs, la force de compression et d'appui de la langue du *d(elta)* et du *t(au)*
semble avoir paru utile en vue de l'imitation de la ligature (*δεσμός*) et de l'arrêt
(*στάσις*) »

Il veut donc démontrer l'existence d'une forme de *mimétisme* entre les articulations produites par l'appareil phonatoire (transcrites dans le texte par les lettres correspondant aux phonèmes en question) et certains traits sémantiques minimaux renvoyant à l'essence des choses.

Socrate poursuit son raisonnement après une intervention de Cratyle; les faits le poussent à préciser que le nom est, comme une peinture, *imitation* de la chose⁹. Dès lors, comme toute image, le nom ne retiendra que certains traits de l'objet représenté¹⁰ : le nom est une *représentation* de la chose à l'aide de syllabes et de lettres¹¹ qui, en tant que telle, admet une part de convention et est modelée par l'usage (433c-435c).

Voilà posées — en des mots dont il est nécessaire de bien peser l'inscription dans une doctrine philosophique — différentes questions qui devaient ne plus quitter les préoccupations des philosophes et linguistes¹². Les relations d'analogies qui pourraient exister entre les langues et le monde qui nous entoure

8 426b : Ἄ μὲν τοίνυν ἐγὼ ᾗσθημαι περὶ τῶν πρώτων ὀνομάτων πάννυ μοι δοκεῖ ὑβριστικὰ εἶναι καὶ γελοῖα « Mon sentiment personnel à propos des noms premiers me semble parfaitement prétentieux et risible ». En 425d-426b, les autres explications envisageables sont passées en revue : noms établis par les dieux, reçus de barbares qui se trouvent être plus anciens, ou encore mots trop anciens pour en autoriser l'examen.

9 430a-b : Οὐκοῦν καὶ τὸ ὄνομα ὁμολογεῖς μίμημά τι εἶναι τοῦ πράγματος ; « Ne conviens-tu donc pas également que le nom est une forme d'imitation de la chose? »

10 432a-c.

11 433b : [...] δῆλωμα συλλαβαῖς καὶ γράμμασι πράγματος ὄνομα εἶναι « [...] que le nom est une représentation de la chose au moyen de syllabes et de lettres. »

12 Il est inutile de s'attarder ici sur les termes d'un débat qui, depuis Aristote et les stoïciens jusqu'à l'époque contemporaine (en passant par l'opposition entre « réalistes » et « nominalistes » au Moyen âge et l'arbitraire axiomatique de la grammaire de Port-Royal), s'est posé pour chaque génération avec la même acuité. Voir entre autres le « coup d'œil historiographique et méthodologique » proposé par Swiggers 1993; Fónagy 1993 (sur l'évolution du débat *Physei/Thesei*); Joseph 2000 : 93–200.

ont en effet été ramenées à l'avant-scène des préoccupations des deux disciplines de manière récurrente à travers les âges.

Plusieurs interrogations traversent en fait le Cratyle : comment définir le phénomène linguistique, entité à la fois physiologique et psychique, au caractère tantôt individuel, tantôt social (en ce sens empreint de conventions et modelé par l'usage) ? y a-t-il une place pour un naturalisme de la langue¹³ ? certaines formes de langage doivent-elles être rapportées à un fondement naturel ? quelle place accorder à l'arbitraire et à la motivation dans l'étude du signe linguistique ? Mais la préoccupation centrale de ce dialogue semble bien être celle du mimétisme ou de l'iconicité en termes peirciens : que conserve le signe de la chose ? peut-il constituer une imitation de son essence ? C'est « ici [que] ressurgissent les questions inhérentes à toute analyse de la représentation » (Danon-Boileau 1993a : 6).

Le problème du traitement de l'iconicité en linguistique trouve donc assurément sa place dans une approche interdisciplinaire des relations entre réalité et représentation. Peut-être d'autant plus que, depuis quelques années, l'iconicité (en tant que concept opérant dans l'explication des faits de langage) se fait de plus en plus présente dans la littérature tant francophone qu'anglophone¹⁴, sans toujours reposer sur une définition conceptuelle claire.

Une remarque s'impose d'emblée concernant l'approche qui en est proposée ici : le point de vue adopté est résolument linguistique, au sens défini par

13 Sur ces questions, voir le chapitre intitulé *Problématique de la langue* dans Badir 2001 : 13-31.

14 Cette convergence est suffisamment rare pour être soulignée. Dans le domaine francophone, on mentionnera, outre le numéro liminaire de *Faits de langues* paru en 1993 (*Motivation et iconicité*) et celui des *Cahiers de linguistique analogique* paru en 2003 (*Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*), l'essai de Ph. Monneret intitulé *Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation* (2003). Parmi la pléthore des publications dans le domaine anglophone, il faut citer le volume *Iconicity in Language*, publication des actes d'un colloque tenu à Rome en 1992 (Simone [éd.] 1995), les actes des conférences de l'*Iconicity Research Project* (<http://home.hum.uva.nl/iconicity/>), projet mené conjointement par les universités d'Amsterdam et de Zurich depuis 1997 : quatre volumes dans la série *Iconicity in Language and Literature* ont paru chez Benjamins (Nänny & Fischer [éd.] 1999, 2001 ; Müller & Fischer [éd.] 2003 ; Maeder, Fischer & J. Herlofsky [éd.] 2005).

F. de Saussure et ses successeurs¹⁵, et par là-même sémiologique. Ce choix a deux conséquences directes :

- quoi qu'ait pu laisser présager l'évocation du *Cratyle*, l'iconicité ne sera pas envisagée du point de vue de la philosophie du langage. Le questionnement qui suit doit être considéré comme méthodologique plus qu'épistémologique ;
- les deux grands domaines dans lesquels le concept d'iconicité s'avère le plus opérant, c'est-à-dire l'analyse des faits de paroles¹⁶ et des systèmes graphiques (tant dans leur constitution que dans leur utilisation)¹⁷, ne seront pas examinés : c'est le seul point de vue de la langue qui est traité.

On soulignera l'optique *a priori* paradoxale que j'ai adoptée et qui consiste à penser la notion d'iconicité, telle qu'originellement conceptualisée par Ch.S. Peirce, dans un cadre saussurien¹⁸. On sait à quel point les deux écoles sémiotiques s'opposent concernant les questions fondamentales de l'origine

15 Pour une étude de l'iconicité linguistique dans une perspective générativiste, voir Newmeyer 1992.

16 P. Swiggers (1993 : 22) rappelle que : « [...] quand la "langue" cède la place à la "parole", l'iconicité peut revendiquer ses droits ». Quiconque a lu Fr. Ponge ne peut qu'en être convaincu : l'iconicité — diagrammatique ou métaphorique (cf. *infra*) — constitue parfois un outil d'analyse des intentions rhétorico-poétiques sans pareil, voir *e.g.* Alderson 1999 ; Müller 2001 ; Kuhn 2005.

17 L'iconicité peut être étudiée aussi bien dans les systèmes graphiques à proprement parler (que l'on songe à l'alphabet phénicien à l'origine du nôtre ou aux hiéroglyphes égyptiens [cf. Goldwasser 1995]), que dans leur utilisation (typo-)graphique simple (Nänny 1999 ; Fischer 1999b) et poétique (G. Apollinaire n'en est qu'un illustre exemple, cf. *e.g.* Webster 1999 ; Innocenti 2001).

18 R. Jakobson (1965 : 346) soulignait déjà : « *It would be interesting to find out whether there is some genetic relation or merely a convergence between the efforts of both scholars toward this comparative investigations of sign system* ». Je souscris entièrement au point de vue de A. Hénault (2002 : 54) pour qui « [...] la période actuelle qui apparaît comme une période de refondation, du moins pour la sémiotique européenne, voit s'opérer un rapprochement actif de ces deux grandes problématiques par un approfondissement de ce que leurs options gnoséologiques avaient en commun. Tout se passe comme s'il allait bientôt être possible de commencer à penser ensemble les deux courants selon une réflexion authentiquement créatrice, sans syncrétisme décadent ni compromissions de mauvais alois. » *Contra*, voir l'opinion de Fr. Peraldi dans Savan [éd.] 1980 : 5–6.

du sens, du rapport de la langue au monde¹⁹ et, plus largement, du statut du signe²⁰. C'est pourquoi il sera nécessaire de proposer une analyse critique du concept d'iconicité²¹ chez Ch.S. Peirce et d'éclaircir ma position concernant les notions d'arbitraire et de motivation dans l'étude de la langue. Ce n'est qu'à cette condition qu'il sera possible d'examiner les cas dans lesquels l'iconicité permet de rendre compte de faits de langue. On abordera les onomatopées ainsi que le symbolisme phonétique en relation avec l'icône-image avant d'envisager l'iconicité diagrammatique en l'intégrant dans la perspective saussurienne de motivation relative.

1. Concept d'iconicité et signe linguistique

Toute étude contemporaine de l'iconicité dans les langues fait inévitablement écho à la catégorisation des signes proposée par le philosophe américain Ch.S. Peirce²². Son pragmatisme supposait en effet une réflexion systématique sur les signes²³, et cela l'a conduit à porter une attention toute particu-

19 Voir *e.g.* Klinkenberg 1996b : 1-4. J'adhère à la voie tierce d'une sémiotique cognitive telle que décrite notamment par J.-M. Klinkenberg (*Ibid.*) et qui permet « de dépasser l'opposition entre les découpages a priori du rationalisme structuraliste européen et la croyance en l'objectivité du percept qui embrasse l'empirisme américain. [...] La thèse de cette sémiotique est que le sens provient d'une interaction entre stimuli et modèles. Ce qui suppose un mouvement double, qui va du monde au sujet sémiotique, et de celui-ci au monde. [...] Les stimuli font l'objet d'une élaboration cognitive à la lumière du modèle; [...] c'est le modèle qui est modifié par les données fournies par l'expérience. »

20 La notion de signe chez Ch.S. Peirce est beaucoup plus vaste que celle de F. de Saussure, non seulement en raison du fait que Ch.S. Peirce parle de significations autres que linguistiques, mais surtout « parce que pour lui, tout est signe, y compris la perception ». En conséquence, « l'iconicité appliquée au signe, au sens saussurien, est nécessairement quelque chose de plus spécifique que l'iconicité peircienne », comme me le signale G. Sonesson.

21 On se limitera aux points essentiels à l'analyse de l'iconicité au niveau linguistique. Pour une analyse détaillée du concept, voir Sonesson 1989 : 201-250, ainsi que 2004 et à paraître qui précisent et enrichissent la réflexion de l'auteur.

22 Voir Peirce 1960 : 134-173 = 2.227-2.308; chapitres respectivement intitulés *Division of Signs* et *The Icon, Index and Symbol*. C'est à R. Jakobson que l'on doit l'introduction, relativement tardive, de la pensée peircienne dans la réflexion linguistique à travers son article fondateur *Quest for the Essence of Language* (1965). Concernant la sémiotique de Ch.S. Peirce, voir Savan [éd.] 1980, 1988; Tiercelin 1993; Johansson, Skov & Brogaard [éd.] 1999.

23 Cf. 2.227 : « *Logic, in its general sense, is, as I believe I have shown, only another name for semiotics [...]* ». Ch.S. Peirce a eu le mérite « d'élargir le champ de la logique aux

lière à leurs définition et classification : pour Ch.S. Peirce, il est possible de caractériser les signes à travers trois trichotomies²⁴ de base ; premièrement en fonction de la nature du signe lui-même (*Qualisigne*, *Sinsigne* et *Legisigne*), deuxièmement en fonction de la relation qu'un signe entretient avec son objet (*Icon*, *Index*, *Symbol*) et troisièmement en fonction de la représentation par l'interprétant du signe comme un signe de possibilité, de fait ou de raison (*Rheme*, *Dicisign* ou *Dicent Sign*, *Argument*)²⁵. Ces trois trichotomies reposent sur une analyse triadique du signe²⁶ que l'on peut représenter comme suit²⁷ :

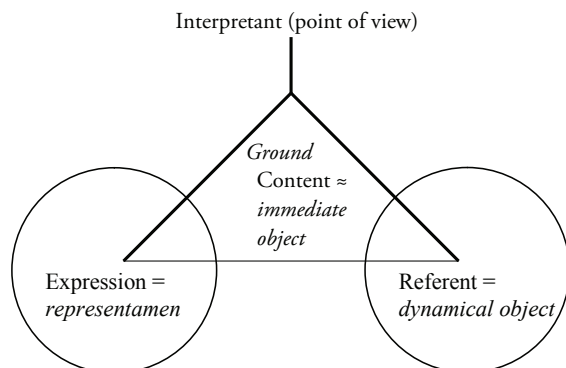
dimensions de la sémiotique et d'avoir donné pour fondement à cette dernière une philosophie phénoménologique ou, plus exactement, phanéroscopique et pragmatique dont les logiciens d'aujourd'hui, fascinés qu'ils sont par le symbole, sont bien incapables de saisir le caractère iconique et indiciaire » ; sa théorie des signes est dès lors avant tout « un métalangage permettant de connaître la "réalité" par les signes » (Deledalle 1990 : 17 et 9). Sur le lien indissociable entre la logique et la perspective sémiotique, voir encore Thibaud 1975.

24 L'auteur donne en 1.568–1.572 plusieurs arguments en faveur de ce qu'il nomme sa « *Trichimania* ».

25 Après 1906, Ch.S. Peirce multiplie les analyses trichotomiques du signe et passe progressivement de 10 à 66 classes valides de signes (cf. Deledalle 1978 : 242–245). Surgit ici clairement la question si souvent adressée par U. Eco de l'intérêt d'un projet de typologie des signes.

26 Voir Tiercelin (2002 : 38) : « un *signe* est une chose reliée sous un certain aspect à un second signe, son *objet*, de telle manière qu'il mette en relation une troisième chose, son *interprétant* avec ce même objet, et ainsi de suite *ad infinitum*. »

27 Cf. Sonesson 2004 : fig. 1b. On préférera cette figuration au schéma proposé par Deledalle 1978 : 229 (voir également 1990 : 82) qui est très certainement influencé par la représentation triadique du signe d'Ogden-Richards. Le *ground* ou fondement — quatrième terme présent dans la définition de Ch.S. Peirce (2.228) — doit être envisagé comme une abstraction « *or as I would prefer to say, typification. [...] the term ground could stand for those properties of the two things entering into the sign function by means of which they get connected. i.e. both some properties of the thing serving as expression and some properties of the thing serving as content. In the case of the weathercock, for instance, which serves to indicate the direction of the wind, the content ground merely consists in this direction, to the exclusion of all other properties of the wind, and its expression ground is only those properties which makes it turn in the direction of the wind, not, for instance, the fact of its being made of iron and resembling a cock [...]* » (Sonesson 2004).



Pour notre propos, il faut s'arrêter un peu plus en détail sur un aspect du signe qui est analysé à travers la deuxième trichotomie, celle qui concerne la relation qu'un signe entretient avec son objet (le double sens du terme est à l'origine de nombreuses confusions²⁸). La distinction entre icône, indice et symbole — qui représente depuis lors l'un des fondements de l'étude des systèmes sémiotiques — peut être glosée comme suit : l'icône est une « image » de son objet, au sens propre du mot grec εἰκών²⁹ à partir duquel Ch.S. Peirce l'a forgé, et elle est signe de l'objet parce qu'elle lui ressemble (3.362) ; l'indice est un signe qui renvoie à son objet et « *acts chiefly by a factual, existential contiguity between its signans and signatum, and "psychologically, the action of indices depends upon association by contiguity"* ; e.g. *smoke is an index of a fire* » (Jakobson 1965 : 347) ; le symbole est un signe purement conventionnel.

Il faut immédiatement ajouter que « ce qui confère à sa théorie une subtilité souvent négligée lorsqu'on lui emprunte ses concepts, c'est que les trois types de signes [...] possèdent chacun une définition spécifique, mais ne sont pas susceptibles d'actualisation à l'état pur. En d'autres termes, un signe quelconque représente un certain dosage de symbolisme, d'iconisme et de caractère

28 Il faut insister sur ce point, car R. Jakobson (1965 : 347) mélange d'une part similitude entre signifiant et signifié et d'autre part ressemblance entre signifiant et référent ; cf. la critique d'U. Eco évoquée plus bas (1988) et la présentation de cette critique dans Ph. Monneret (2003 : 83–97).

29 Selon S. Saïd (1993), l'εἰκών est l'image comme symbole (le terme est ici entendu dans un sens non technique, *i.e.* pas dans le sens peircien) et s'oppose en cela à l'εἰδωλον, image comme reflet. Dans ce cadre, il est important de remarquer qu'elle repose sur une comparaison et « suppose une opération intellectuelle pour être perçue comme telle » (p. 16).

indiciaire » (Monneret 2003 : 74)³⁰. Il s'agit donc, dans sa conception, de pôles qui sont relativement hiérarchisés selon des critères hétérogènes et par rapport auxquels chaque signe peut être situé. Appliquée aux unités de la langue, d'ordre éminemment symbolique, cette conception signifie que le signe linguistique pourrait posséder un certain degré d'iconicité³¹, *i.e.* de similitude ou de ressemblance par rapport aux objets de la réalité.

La question du degré de similitude ou de ressemblance d'un signe par rapport à son objet est, cela va sans dire, plus que problématique³². Pour rendre compte des diverses relations possibles, Ch.S. Peirce a proposé de distinguer trois types différents d'*iconic representamina* ou *hypoicons* (2.276–277)³³ :

- 1) l'image, qui ressemble à l'objet au niveau de qualités simples ;
- 2) le diagramme, qui reproduit certaines relations existant entre les parties de l'objet (il ne s'agit pas de ressemblance sensible) ;
- 3) la métaphore qui présente un degré de médiation supérieur, un parallélisme plus général.

Cette tripartition renvoie à la *qualité* de la relation iconique, caractère essentiel qui permet d'opérer une première distinction entre les différents signes iconiques.

À la lecture du philosophe, il apparaît clairement que le point de vue qu'il privilégie dans l'approche des signes iconiques est celui d'une homologie

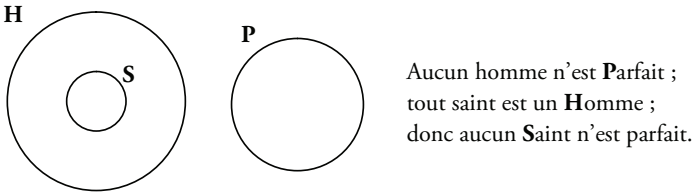
30 Cela était déjà souligné par R. Jakobson (1965 : 349) : « [...] *the difference between the three basic classes of signs is merely a difference in relative hierarchy. It is not the presence or absence of similarity or contiguity between the signans and the signatum, not the purely factual or purely imputed, habitual connection between the two constituents which underlies the division of signs into icons, indices and symbols, but merely the predominance of one of these factors over the others* ».

31 Comme l'a bien montré Ph. Monneret (2003 : 62–75), on trouve chez Ch.S. Peirce une thèse très proche de celle défendue par W. von Humboldt qui envisage le mot à la fois comme signe et comme image.

32 On peut aisément montrer que, dans un système sémiotique, l'existence d'une configuration semblable entre un signe et son objet n'est pas une relation de ressemblance, mais de représentation.

33 Cela permet à Ch.S. Peirce de sauver la notion d'icône « pure » qui n'existe que dans la conscience et consiste en une image mentale à partir de laquelle nous raisonnons (*Firstness*). On ne peut, précise-t-il, communiquer *directement* une idée qu'au moyen d'une icône (2.278).

proportionnelle et non d'une ressemblance intrinsèque. Il recourt en effet prioritairement à des exemples algébriques et logiques (algorithmes, graphes existentiels, etc.) pour illustrer ce genre de signes — dits alors tantôt diagrammatiques tantôt métaphoriques selon sa catégorisation. L'exemple canonique en est la représentation de syllogismes par des graphes :



Ch.S. Peirce présente ces diagrammes comme « vraiment iconiques, naturellement analogues à la chose représentée »³⁴ et il est indéniable que nous pensons des notions extrêmement variées à l'aide de l'espace (cf. les avancées de l'école cognitive dans le domaine linguistique). Parallèlement — et en continuant de suivre la pensée de Ch.S. Peirce —, il faut insister sur le fait que, si les *hypoicons* sont des signes faisant intervenir une relation d'iconicité, ils n'en possèdent pas moins des propriétés indexicales et symboliques prégnantes. Ainsi, le fait de représenter au moyen de graphiques l'appartenance à une classe par l'appartenance à un espace montre que les signes iconiques ne sont pas pour autant dénués d'un caractère conventionnel, face symbolique du signe iconique. Et c'est là un deuxième point essentiel. Les icônes-diagrammes et icônes-métaphores ne s'opposent pas aux symboles « selon l'axe "rapport naturel *vs* rapport conventionnel" entre signifié et signifiant, dans la mesure où [ils] suppose[nt] [eux-]même[s] l'existence d'une convention » (Monneret 2003 : 90), celle qui, dans l'exemple ci-dessus, stipule que les rapports abstraits entre catégories d'individus seront exprimés par des rapport spatiaux (l'iconicité se double de symbolisme). L'augmentation du degré d'abstraction entre les trois catégories d'icônes peirciennes va de pair avec l'existence de conventions.

Et la démonstration vaut également pour l'icône-image. Prenons pour exemple le domaine du dessin : aujourd'hui, rien ne nous semble plus naturel que de faire une place à la perspective lorsque nous souhaitons représenter une

34 Trad. dans U. Eco (1988 : 44 = 4.367), également citée par Ph. Monneret (2003 : 89) qui présente plusieurs arguments de U. Eco à l'encontre d'une conception naïve de l'iconicité.

scène quelconque de la vie de tous les jours dans quelques détails. Cependant, pour les Égyptiens, le dessin ci-dessous ne paraissait pas moins « naturel » ou moins ressemblant à la réalité que nos représentations contemporaines : les conventions graphiques, culturellement codifiées, doivent trouver une place dans la description de l'icône-image. Pour le dire autrement, « un jugement de “ressemblance” est [...] fondé sur des critères de pertinence fixés par des conventions culturelles » (Eco 1992 : 40).



Néfer-sékherou buvant dans un bassin au milieu de palmiers-datier³⁵

Force est donc de constater que l'icône-image, si elle apparaît comme plus proche de la réalité par certains aspects que d'autres types d'icônes, n'en est pas moins empreinte de conventionalité³⁶. Et même dans les cas les plus flagrants de mimétisme — comme celui des photographies —, elle n'est « similaire » qu'au prix de *transformations* : écrasement en deux dimensions, proportions réduites par rapport au référent, etc. (limitations dues au *medium*) ainsi que

35 Figure extraite de Wilkinson 1998 : 7 ; provenance : TT-296 (XIX^e dynastie).

36 Voir l'analyse de U. Eco (1988 : 181–186) et (1992 : 55) : « [u]ne culture définit ses objets en se référant à certains codes de RECONNAISSANCE qui sélectionnent les traits pertinents et caractérisants du contenu. Un CODE DE LA REPRÉSENTATION ICONIQUE établit ensuite quelles conventions graphiques correspondent aux traits du contenu, ou aux éléments pertinents déterminés par les codes de reconnaissance. »

choix dans le cadrage, l'exposition, etc. (émanant du photographe). Le rapport iconique ne réside pas dans les seules propriétés intrinsèques du signe, mais implique un *processus perceptuel* qui construit la relation sémiotique en prenant en compte ces transformations. Ces dernières sont, en fonction du type d'icône mobilisé, plus ou moins nombreuses : à côté des différences *qualitatives* d'iconicité envisagées plus haut, il faut faire une place à des variations *quantitatives*³⁷ qui permettent de rendre compte du caractère gradable du concept. C'est le nombre de traits perceptuels de l'objet retenu dans le signe iconique après transformation qui en constitue l'indice.

Il appert du développement qui précède que c'est tout naturellement dans le domaine de la sémiotique visuelle que l'on a vu naître les plus grandes réticences épistémologiques concernant l'iconicité, au point que d'aucuns ont proposé de l'évacuer des théories sémiotiques en tant qu'aporie simple. U. Eco³⁸ est certainement l'auteur qui « a poussé le plus loin la critique du concept » (Groupe μ , 1992 : 124). Cette critique porte sur six notions naïves que l'on retrouve invariablement dans les définitions du signe iconique. Ces définitions reposent peu ou prou sur le concept d'isomorphisme, si cher aux psychologues de la *Gestalt*, que certaines écoles linguistiques ont poussé à son paroxysme³⁹. Le signe iconique 1) posséderait les mêmes propriétés que son objet, serait 2) semblable ou 3) analogue à son objet, 4) serait motivé par son objet, 5) arbitrairement codifié et 6) analysable en éléments discrets.

On a largement répondu aux arguments d'U. Eco à l'encontre de la notion d'iconicité dans les développements qui précèdent, mais il nous faut encore revenir brièvement sur le premier point de sa critique⁴⁰. L'idée que le signe

37 On touche ici à la notion vague d'*échelle d'iconicité* telle que mobilisée par Ch. Morris 1946 : 191 (repris tel quel dans 1971 : 273) : « *An iconic sign [...] is any sign which is similar in some respects to what it denotes. Iconicity is thus a matter of degree.* » Voir également Eco 1988 : 66.

38 Voir Eco 1992 : 34–65 (p. 5 : « [c]e texte est l'adaptation d'une partie de mon *Trattato di semiotica generale* [...], un ouvrage qui me semble aujourd'hui quelque peu dépassé par certains de mes écrits ultérieurs [...], [m]ais s'il y a des pages que je peux encore republier après tant d'années, ce sont bien celles-ci, dans la mesure où elles développent et corrigent tout ce que j'avais énoncé sur les signes iconiques dans *La structure absente* [...] »).

39 Voir § 4, 1.

40 Concernant les points 5 et 6, U. Eco (1992 : 36) soutient l'idée que « les signes définis comme iconiques sont culturellement codifiés sans que cela implique qu'ils le soient arbitrairement. »

iconique posséderait les mêmes propriétés que son objet remonte à Ch.S. Peirce (5.300–306) et a été thématisée par Ch. Morris. Elle repose sur le postulat que serait iconique tout signe qui possède les propriétés de ses *denotata* « à certains égards ». Si U. Eco s'est gaussé de cette formulation⁴¹ « peu scientifique », elle possède le mérite d'attirer l'attention sur le fait que le signe ne peut posséder ces propriétés que jusqu'à un certain point (s'il les possédait toutes, il sortirait *de facto* du processus sémiotique⁴²). Il faut encore souligner que ces propriétés ne sont pas des qualités intrinsèques : le signe iconique « possède les propriétés *configurationnelles* de l'objet auquel il renvoie » (Eco 1988 : 181). Le concept de forme est donc également fondamental pour comprendre celui d'icône.

Comme l'a justement fait remarquer le Groupe μ , les critiques formulées par le sémioticien italien « visaient essentiellement la *relation* iconique ; il ne fallait pas oublier cependant que leur justesse dépendait de la valeur attribuée aux *éléments* engagés dans cette relation » (Groupe μ 1992 : 129). Dans cette optique, il conviendra de préciser entre quels termes d'un signe peut se nouer cette relation iconique. C'est là un problème crucial qu'illustre R. Jakobson dans son article de la *Quête* (Jakobson 1965 : 347) : « *The icon acts chiefly by a factual similarity between its signans and signatum, e.g., between the picture of an animal and the animal pictured [...]* »⁴³. La définition générale que propose le linguiste ne correspond pas à l'exemple donné ; si l'icône, au sens où il l'entend, se manifeste par une similitude entre signifiant et signifié, l'exemple de l'image d'un animal et de l'animal lui-même illustre quant à lui une ressemblance entre signifiant et référent⁴⁴.

Afin d'essayer de dépasser ces contradictions et de rendre compte des différents types de relations iconiques (reposant sur des caractéristiques d'apparence

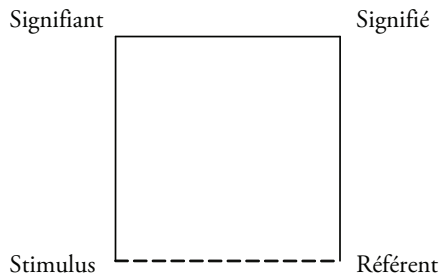
41 En la transformant au passage.

42 Si l'on exclut bien sûr les cas limites de sémiotisation du référent (cf. l'exemple des signes ostensifs donné par Eco 1988 : 67 et la notion de « double », voir Eco 1992 : 16–21).

43 Sur l'importance de l'icône-image dans la conception jakobsonienne de l'icône, voir Monneret 2003 : 85.

44 On notera que la formulation de R. Jakobson n'est pas dénuée d'ambiguïté et que, comme nous l'a fait remarquer G. Sonesson, « *the animal pictured* » pourrait signifier « l'animal en tant qu'il apparaît dans l'image » ; auquel cas notre critique n'est assurément pas justifiée. Cette confusion demeure cependant un biais fréquent de l'étude de l'iconicité ou de l'arbitraire en linguistique. F. de Saussure lui-même s'en est vu adresser le reproche à travers l'exemple du mouton choisi pour illustrer l'arbitraire du signe.

hétérogène), on recourra au carré sémiotique — tel qu’il est envisagé par J.-M. Klinkenberg (1996a : 71–72) —, et non à la traditionnelle représentation triadique du signe, dite d’Odgen-Richards. La disjonction entre stimulus et signifiant *stricto sensu* permet d’y faire apparaître clairement l’opposition entre substance et forme du plan de l’expression, qui se confondent sinon en une seule entité, et de rendre pleinement compte du rapport sémiotique entre type et occurrence qui, traduit en termes linguistiques, équivaut à celui de langue *vs* parole.



En dehors du fait qu’elle permet de distinguer clairement le point de vue phonologique (ou phonématique) du point de vue phonétique sur le plan de l’expression, cette figuration du signe n’appelle de commentaire particulier que concernant le statut du réfèrent. La linguistique, à la différence de la sémiotique visuelle, est depuis longtemps sortie d’une conception « chosale » du réfèrent, et le fait d’étudier les relations d’iconicité ne doit pas avoir pour corollaire un retour à une forme de réalisme positiviste qui voudrait que les « objets » soient un donné empirique⁴⁵. On ne peut connaître l’objet du monde comme tel, nous ne faisons que « projeter nos modèles sur les stimuli provenant de la réalité » (Klinkenberg 1996a : 75). Cette précision possède une importance d’autant plus grande dans une enquête concernant les rela-

45 La position de Ch.S. Peirce est à cet égard très claire ; ce qu’il nomme objet est pour lui à la fois signe et objet, cf. Cl. Tiercelin (2002 : 39) : « [s]igne, l’objet l’est d’abord, parce qu’il est toujours saisi à partir de son fondement (*ground*) (2.228) : tout réfèrent est donc un cas limite fictif, déjà structuré par les règles du langage, toujours saisi à partir d’un certain angle (le “ground”) (5.286) ». On trouve donc chez Ch.S. Peirce l’ébauche d’une conception interactionniste de la sémiose.

tions entre « langue et réalité » : le référent n'est objet de la réalité qu'en tant qu'il peut être associé à un modèle⁴⁶.

Cela posé, il reste à préciser quelle place occupent les différentes caractéristiques dégagées plus haut pour le signe iconique dans le quadruple jeu de relations interdépendantes que présente ce modèle général du signe (on verra que ces caractéristiques ne valent telles quelles que pour un type d'icône-image, elles devront systématiquement être adaptées dans leur portée pour les autres manifestations de l'iconicité sans que leur nature en soit pour autant affectée) :

- 1) dans un signe iconique, le lien entre le plan de l'expression (couple stimulus-signifiant) et le référent n'est pas aussi médiat que dans les signes symboliques (marqués par l'arbitraire)⁴⁷. Cette relation doit être envisagée en termes de transformations. Ces transformations entre stimulus et référent (la relation est réciproque), sont plus ou moins nombreuses ; cela laisse donc place à la notion d'échelle d'iconicité quantitative décrite ci-dessus. En outre, tous les traits propres au référent ne sont pas l'objet d'une transformation, il y a nécessairement une sélection de traits (sonores dans le cas de la langue) jugés pertinents dans un système sémiotique donné. Une première place est donc faite au caractère conventionnel du signe iconique à travers les processus de transformation et de sélection des stimuli perceptuels émanant du référent ;
- 2) le second lieu de conventionalité dans le signe iconique est celui de la relation signifiant-signifié qui établit l'équivalence entre deux ensem-

46 La distinction entre référent d'un signe et objet de la réalité avait été clairement mise en avant par Ch. Morris à travers l'opposition entre *designatum* et *denotatum* (1938 : 5) : « [a] sign must have a designatum; yet obviously every sign does not, in fact, refer to an actual existent object. [...] Since "designatum" is a semiotical term, there cannot be designata without semiosis — but there can be objects without there being semiosis. [...] Where what is referred to actually exists as referred to the object of reference is a denotatum. It thus becomes clear that, while every sign has a designatum, not every sign has a denotatum. »

47 On touche ici à une différence fondamentale entre les approches saussurienne et peircienne du signe : si F. de Saussure n'envisage pas de lien direct entre domaine de l'expression et référent, la relation entre *representamen* et objet est essentielle dans la conception peircienne.

bles modélisés, l'un relevant du plan de l'expression et l'autre de celui du contenu⁴⁸.

Cette première approche du signe iconique (ici entendu au sens d'icône-image de Ch.S. Peirce) demande à être précisée à travers l'étude d'un cas précis en langue : les onomatopées.

2. L'onomatopée : illustration d'un type d'icône-image

Les onomatopées reviennent inlassablement sous la plume des linguistes dès qu'ils souhaitent en rabattre un temps soit peu sur l'arbitraire du signe⁴⁹ ; F. de Saussure, c'est bien connu, avait songé à cette objection lorsqu'il proclama l'arbitrarité comme premier principe du signe linguistique⁵⁰. Pour notre propos — et afin d'illustrer clairement ce qui peut être envisagé comme une icône-image dans la langue —, il convient d'opérer tout d'abord une distinction nette entre onomatopées et exclamations (qui sont également citées par F. de Saussure) : les premières imitent d'une certaine manière le référent sur le canal vocalo-auditif, tandis que les secondes ne sont qu'une expression spontanée répondant à une stimulation émotionnelle, algique ou autre. Dès lors, s'il est légitime d'envisager une relation directe avec le référent dans le cas des

48 Comme Ém. Benveniste l'a clairement démontré (1966 : 49–55), cette relation doit être reconnue comme nécessaire en raison de la consubstantialité des deux composantes.

49 Sur l'ensemble de ce qui suit, voir B. Malmberg (1977 : 284–309 ; chapitre intitulé « Symbolisme et expressivité phonétique. Expressions motivées et contenus prévisibles. Étymologies »). L'auteur nous dit que (284–285) : « [l]e motivé, le prévisible — à partir d'une ressemblance sonore ou d'un parallélisme structural contenu-expression — appartient aux situations communicatives expressives, émotionnelles, enfantines ou plus généralement primitives. On les retrouve dans les milieux où il y a un rapport intime entre le mot et la chose, où les deux s'influencent réciproquement et s'adaptent l'un à l'autre. Le besoin paradigmatique est primaire dans le langage, le besoin d'un parallélisme contenu-expression également. [...] Les deux thèses (l'arbitraire et le motivé) sont [...] liées chacune à sa couche de communication analysée. Aucune communication linguistique ne représente l'une seulement de ces deux couches à l'exception de l'autre. Aucun signe linguistique n'est donc entièrement arbitraire, ni entièrement motivé. » À l'opposé de F. de Saussure (cf. n. 50), il considère donc les onomatopées (et plus largement les cas d'iconicité de type « image » dans le signe linguistique) comme des phénomènes organiques d'un système linguistique.

50 F. de Saussure (1995 : 100–102) : « on pourrait s'appuyer sur les *onomatopées* pour dire que le choix du signifiant n'est pas toujours arbitraire. Mais elles ne sont jamais des éléments organiques d'un système linguistique » (p. 101).

onomatopées (*tic-tac* mimant le bruit d'une montre), il en va tout autrement pour les exclamations qui n'entretiennent pas de rapport particulier avec la réalité : l'exemple toujours cité est celui du français *aïe!* correspondant à l'anglais *ouch!* et à l'allemand *au!*; en ce domaine, les conventions émanant d'une communauté linguistique sont immanquablement assimilées par un locuteur natif. Revenons aux onomatopées. On peut les répartir grossièrement en deux catégories principales⁵¹ :

1) celles qui ont pour référent le son qu'elles imitent. Ce sont ces onomatopées qui ont conduit à la définition simpliste et trop restrictive qui voudrait qu'une onomatopée soit un signe pour lequel signifiant et signifié se confondent. Les exemples de ce premier type sont nombreux : les traditionnels cris d'animaux et imitations de toutes sortes de sons, depuis la branche qui *crac* jusqu'au *pan* du pistolet en passant par le *vroum* du moteur d'une voiture.

2) celles qui sélectionnent un trait référentiel sonore chez le référent pour le désigner dans son ensemble⁵². On citera pour exemple le *coucou* qui renvoie à l'oiseau à travers son cri et non au cri lui-même.

Les deux types d'onomatopées diffèrent donc dans la relation qu'ils entretiennent avec le référent, mais n'en conservent pas moins l'ensemble des caractéristiques propres au signe iconique :

1) il existe un lien particulier de commensurabilité entre le stimulus et le référent. Tous deux possèdent certaines caractéristiques sonores qui

51 A. Fischer (1999 : 123-126) parle d'« *auditory iconicity* » pour les « *non-lexical and lexical onomatopoeia* » dans la mesure où « *[s]uch sounds basically imitate (more or less closely) what speakers hear.* »

52 Ce processus de sélection d'un ou plusieurs traits référentiels a souvent été mis en exergue dans les études de sémiotique visuelle. Du point de vue de la langue, voir B. Pottier (1987 : 59) : « Le référent physique propose à notre perception une infinité de possibles. Devant un arbre, je peux "voir" le tronc, la forme ou la couleur des feuilles, les fruits, les fleurs, les oiseaux qui y sont perchés, les papillons posés... Mes habitudes culturelles, ma situation de communication et mon intention de discours me font sélectionner (focaliser) deux ou trois "traits référentiels" qui seront nécessaires et suffisants pour que je choisisse par exemple la dénomination "arbre". Il est donc naturel que ces traits se retrouvent en partie dans l'analyse sémique. Ce qui serait étonnant serait l'arbitraire du choix des sèmes par rapport au monde perceptible. Dans le cas du référent mental, le mécanisme doit être le même, mais il est difficilement contrôlable. »

peuvent être rapprochées suivant un modèle de transformations⁵³. Ce modèle repose sur la sélection de traits jugés nécessaires et suffisants à l'intérieur de chaque communauté linguistique. Ainsi, par exemple, s'il n'est pas douteux que tous les êtres humains (en fonction de leurs capacités auditives) perçoivent les mêmes sons à l'audition du cri d'un coq, chaque langue s'est donnée un modèle de transformation spécifique : ce qui sera rendu en allemand par *kikeriki*, en français par *cocorico*, en finnois par *kukko kiekku*, le sera par *cock-a-doodle-do* en anglais. On peut donc mettre en évidence la présence d'une échelle d'iconicité qui repose sur des transformations opérant à partir d'une sélection de traits référentiels (consonantiques, vocaliques, prosodiques, etc.). Cette sélection ne peut être éliminée au nom d'un radicalisme sémiotique. Cela n'empêche nullement les langues d'opérer des choix radicalement différents dans les traits référentiels : le *pan* du coup de feu évoqué plus haut est rendu tantôt par *bang* tantôt par *crack* (cf. la bande dessinée) en anglais. La puissance de la convention est réelle dans le cas des onomatopées, on a ainsi pu montrer que la perception effective du cri d'un animal était directement conditionnée par l'onomatopée désignant ce cri dans une langue donnée ;

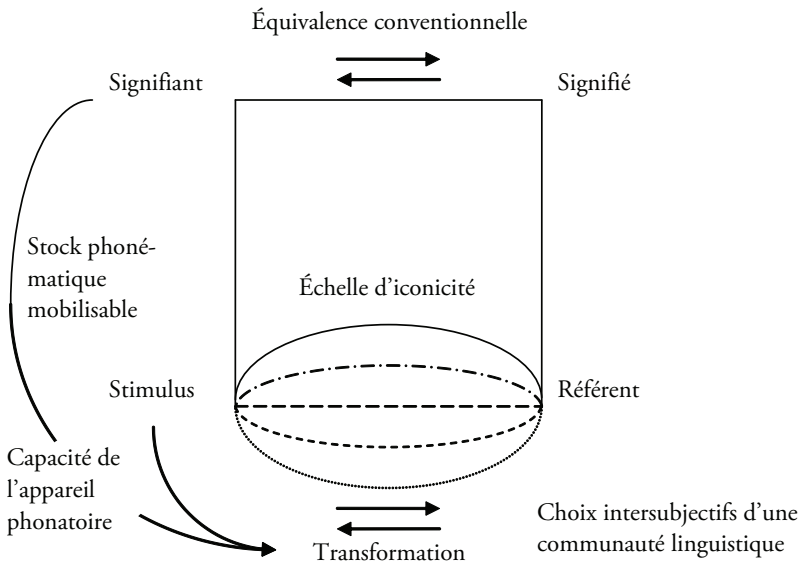
2) l'onomatopée, quoique tirant certains caractères du référent, en possède d'autres qui émanent des locuteurs. Ceux-ci peuvent résulter de la « sélection » de traits par une communauté linguistique (comme évoqué plus haut), d'une limitation naturelle de l'étendue du spectre sonore couvert par l'appareil phonatoire ou du stock de phonèmes d'une langue donnée permettant de stabiliser le stimulus dans une forme du plan de l'expression⁵⁴. Cette remarque montre clairement que le principe d'altérité du signe par rapport à son référent est bien respecté dans le cas des onomatopées ;

53 Il faut citer en ce sens l'étude de K. Masuda (2003) qui envisage une approche transformationnelle de la représentation linguistique des cris d'oiseaux.

54 Cf. I. Fónagy (1993 : 32) : « dans la plupart des cas, les onomatopées puisent dans l'inventaire des phonèmes d'une langue donnée, ce qui impose des restrictions sévères à l'imitation des phénomènes acoustiques. On peut, à la rigueur, comparer les sonogrammes de bruits imités avec ceux des onomatopées correspondantes. » Sur cette dernière idée, voir n. précédente.

3) le fait que le lien entre signifiant et signifié demeure strictement conventionnel est patent. Un exemple simple devrait largement suffire : si le français associe *miaou* au cri du chat (onomatopée de type 1), l'égyptien ancien utilise une onomatopée semblable 𓄏𓄏𓄏 (*miw*) pour désigner l'animal lui-même (onomatopée de type 2).

Ces observations peuvent être synthétisées dans la représentation du signe onomatopéique proposée ci-dessous⁵⁵ :



Comme l'indique l'étymologie du mot, l'onomatopée (en tant qu'elle met en jeu un modèle de transformation) relève prioritairement du moment d'institution du code⁵⁶. Ce moment ne correspond pas particulièrement à une

55 Cette représentation est directement inspirée de celle proposée par J.-M. Klinkenberg (1996a : 291) pour le signe iconique visuel.

56 En ce sens on comprend aisément la place marginale qui leur est attribuée dans la perspective saussurienne (voir n. 50). Sur cette idée, voir P. Vaillant (1999 : 60) : « nous proposerons donc de considérer que les transformations proprement dites, celles qui justifient les intuitions d'isomorphisme ou d'analogie entre icône et référent, relèvent uniquement du moment de l'institution du code. L'évolution diachronique fait ensuite dériver expression et contenu iconique, si bien qu'en synchronie, un signe iconique pourra apparaître selon les cas comme reconnaissable ou non, comme "motivé" ou comme "arbitraire". »

phase « primitive » de la langue ; il s'inscrit dans le processus permanent de renouvellement du code : tout référent qui possède au moins un trait référentiel sonore saillant peut servir de base à une création onomatopéique à tout moment. Il en va ainsi du bruit du moteur accélérant évoqué plus haut, *vroum*, qui est à l'origine des dérivés *vrombir* et *vrombissement* pleinement lexicalisés au début du siècle passé.

La prise en compte de la dimension diachronique dans l'étude des onomatopées doit nous amener à préciser leur statut, *a priori* marginal, en synchronie. Il paraît normal de postuler que, une fois instituée et intégrée au lexique, toute onomatopée peut être sujette — à l'instar des autres mots de la langue (cf. l'exemple célèbre de F. de Saussure, *ennemi vs in-imicus*) — à une évolution phonologique sur le plan de l'expression et éventuellement sémantique sur le plan du contenu, avec pour corollaire une diminution proportionnelle du degré d'iconicité originel. Toutefois, on observe que, tant qu'un degré d'iconicité est consciemment perçu par les locuteurs, cette évolution ne suit pas toujours les « règles » standards de phonologie évolutive : si le *cocu* a conservé sa forme, c'est en raison d'une analogie conservée avec *coucou*⁵⁷.

Il y a plus. Certains linguistes ont mis en évidence le fait que les racines d'origine onomatopéique jouent un rôle particulier dans la structuration du lexique et peuvent fonctionner comme intégrateurs de formes, malgré la perte d'un lien d'iconicité onomatopéique conscient. Un des cas étudiés par P. Guiraud⁵⁸ est de ce point de vue particulièrement éclairant : l'étymologiste a inventorié quelque 400 mots (répartis en 150 formes) appartenant au français ancien et moderne (aussi bien standard que dialectal) pour la racine onomatopéique T-K (avec les alternances vocaliques TIK-/TAK-/TOK-) qui se rattache tous à l'idée originale de « frapper » (bruit résultant du choc entre deux choses). C'est donc tout un champ du lexique qui se rattache à une racine onomatopéique dont on aurait tort de minimiser l'importance. Dans la lignée de l'exemple qui précède, on mentionnera qu'il semble bien que c'est en raison du champ structuré autour de la racine T-K renvoyant à l'idée de

57 On reviendra plus loin sur le rôle de l'analogie, fondamentalement productrice de motivation, qui contrebalance les évolutions phonétiques productrices d'arbitraire.

58 P. Guiraud (1967 : 94-110), cité et commenté dans le détail par Monneret 2003 : 108-111.

« frapper » que l'italianisme putatif *attaquer* s'est substitué à l'ancien *attacher* en français⁵⁹.

Cette brève approche des onomatopées suffit à montrer qu'il y a une place à réserver à l'icône-image peircienne dans le champ linguistique. Méthodologiquement, on insistera sur le fait qu'il faudra pouvoir rendre compte d'un modèle de transformation symétrique — limité par les capacités de l'appareil phonatoire humain ainsi que par le stock phonématique d'une communauté linguistique donnée et conditionné par les « choix intersubjectifs » de cette dernière — entre le stimulus et le référent (qui doit posséder au moins un trait référentiel sonore saillant). La relation entre stimulus et référent n'étant pas médiate⁶⁰, la question de la motivation de l'icône-image se pose directement. Celle-ci ne peut reposer uniquement sur l'identité partielle du stimulus avec le référent, encore faut-il que « le transformé et le transformé apparaissent comme conformes au même type [*mutatis mutandis* le signifié en sémiotique visuelle] » (Klinkenberg 1996a : 308)⁶¹. Or la conformité au signifié est culturelle, propre à une communauté linguistique et donc, en définitive, arbitraire⁶² comme nous l'a montré l'existence de stimulus semblables dans des langues différentes qui représentent tantôt des onomatopées de type 1, tantôt des onomatopées de type 2 (*miaou* renvoyant au cri du chat, *miw* au chat lui-même).

3. Quel statut pour le symbolisme phonétique?

L'onomatopée ne représente, en fait, qu'une face de l'icône-image. Celle qui, dans le schéma du signe, instaure la relation iconique sur un parcours référent/signifié – stimulus – signifiant. L'autre face de l'icône-image serait dès lors celle pour laquelle

59 Ce phénomène participe, c'est entendu, du besoin généralisé de remotiver la langue ; voir les considérations de la fin du § 3.

60 On peut dès lors clairement écarter l'objection d'« illusion référentielle » invoquée par Greimas & Courtès 1979 : 178.

61 Sans cette épreuve de conformité, n'importe quelle séquence de transformations pourrait être appliquée à un référent sonore de sorte que tout signe pourrait être dit iconiquement motivé.

62 Le signe iconique ne ressemble donc pas en soi à la réalité dénotée, « *c'est un signe produit de façon à engendrer cette apparence que nous appelons "ressemblance". [...] La dépendance causale entre le signe et l'objet [...] réside dans la convention qui est à l'origine du signe* » (Eco 1988 : 188).

la relation iconique se noue sur l'axe référent – signifié – signifiant/stimulus⁶³. Dans l'approche traditionnelle, cet axe suppose que le signifiant imite d'une manière ou d'une autre un ou plusieurs traits du signifié. On entre ainsi de plain-pied dans le domaine, débattu s'il en est, du symbolisme phonétique⁶⁴. Un *caveat* s'impose immédiatement : comme je vais essayer de le montrer, la reconnaissance d'une forme d'iconicité à ce niveau n'implique nullement la négation de la seconde articulation des langues — qui sera développée dans notre quatrième point en relation avec l'iconicité diagrammatique. Telle que je l'envisage, la relation iconique en jeu dans le symbolisme phonétique vient renforcer l'effet signifiant, une fois reconnue par le locuteur.

On entend par symbolisme phonétique le fait qu'un phonème ou un trait distinctif⁶⁵ puisse refléter des propriétés du monde, et donc posséder une signi-

63 On postule donc l'existence de plusieurs relations d'iconicité à l'intérieur du signe linguistique. Je rejoins par là-même très directement l'analyse de G. Sonesson (à paraître : fig. 4) qui propose d'envisager trois relations potentielles d'iconicité pour le signe linguistique : expression-référent, expression-contenu et contenu-référent.

64 Pour un aperçu des recherches sur le symbolisme phonétique, voir Delbouille (1984 : 23–45). On signalera que seule une partie des travaux consacrés à ce domaine très particulier de la recherche linguistique évite la tentation récurrente de s'adonner à des spéculations de tout ordre, entièrement dépourvues d'assise scientifique. Sans préjuger de la qualité d'autres analyses proposées dans un ouvrage au titre sans ambiguïté (*Contre l'arbitraire du signe*), M. Toussaint (1983 : 36) illustre ce phénomène : « [p]eu de ressemblance dira-t-on entre le soc d'une charrue, une chaussure et un jus de fruit? Le soc pénètre la terre, on enfle le socque, le suc (COK) sort, sourd du fruit. Dans les trois cas, trois mouvements, trois passages dont la direction dominante est verticale (sub/super). *S* est une continue (ouverture), une sifflante, c'est-à-dire une ***"dépression en gouttière du sillon médian de la langue", un "passage dans". Si dans les deux premiers cas (*soc* et *socque*) le /k/ peut-être le signe d'une résistance, d'une fermeture, dans COK, il peut être en plus, la gorge du dégustateur. Corroborations. Pour le *k* de fermeture, voir *sac* et *cul* de *sac*. Dans *sac*, le *s* ouvre le sac, le /k/ le ferme : le parfait grec est en -k-, la *dé* aussi. Dans *sic*, j'arrête un mouvement : "c'est exact, c'est ainsi" [...] Je ne dis pas que ces quelques interprétations soient sans erreurs. Je pense seulement qu'on devrait reprendre et développer ce jeu séculaire, millénaire qui n'a contre lui que préjugés. Le reprendre armé du concept de structure et d'une meilleure connaissance des réalités articulatoires (cf. P. Guiraud). » Dans ce qui suit, je me suis référé principalement aux études de M. Chastainq, de Peterfalvi, à la synthèse de R. Jakobson & L. Waugh (1980) et aux travaux de I. Fónagy, qui appartiennent à un « temps fort du cratylysme » selon l'expression de G. Genette. On trouvera l'ensemble de ces études citées chez Monneret 2003 : 97–106.

65 Sur le rôle des traits distinctifs, voir *e.g.* Bohas & Dat 2003.

fication⁶⁶. Ainsi la voyelle /i/, pour prendre un exemple rebattu en anglais, symboliserait aussi bien une petite taille (*little, wee, teeny*) que la proximité (*this*) et /a/ une grande taille (*large, vaste*) ainsi que la distance (*that*). La première question qui se pose est alors de savoir quels paramètres président à ces associations. Sont-ce les paramètres articulatoires (du type voyelle antérieure *vs* postérieure, etc.) ou acoustiques (son grave *vs* aigu)? Les deux explications ont été invoquées, même si le symbolisme articulatoire semble souvent prévaloir⁶⁷. On en revient de la sorte très précisément à la position de Socrate dans le *Cratyle* : une signification est associée à un phonème en fonction de la configuration de l'appareil phonatoire.

Plusieurs objections viennent bien sûr à l'esprit lorsque l'on considère ce phénomène (qui est tendanciellement avéré pour certains phonèmes seulement). Tout d'abord, il ne peut être envisagé comme un système pleinement productif. En effet, le cas échéant, il faudrait que ce symbolisme puisse être mobilisé dans n'importe quel mot. D'autre part, pour reprendre l'opposition entre /i/ et /a/, le nombre d'oppositions sémantiques pouvant être manifestées de la sorte est tellement élevé⁶⁸ qu'il conduit à l'inévitable conclusion que le point commun entre toutes ces oppositions réside dans le seul fait de marquer un contraste général, pouvant être ressenti comme tel par les locuteurs. Cela permettrait d'expliquer, par exemple, des combinaisons réductives de l'anglais comme *chitter-chatter, tittle-tattle, pitter-patter*, etc.⁶⁹

Les phonesthèmes, qui sont généralement décrits comme des icônes sans que leur statut soit précisé par rapport à la taxinomie de Ch.S. Peirce, vont me permettre de préciser la place qu'il convient de réserver au symbolisme articulatoire dans le cadre de l'iconicité. Il s'agit du nom que le linguiste J.R. Firth a donné à des combinaisons de sons dans un mot qui, tout en ne correspondant pas à des morphèmes (échelle submorphémique⁷⁰), posséderaient une signification spécifique. En voici une illustration en anglais : la suite *fl-*, à l'initiale, évoquerait l'émission de lumière (*flame, flare, flicker, flimmer*) et le groupe

66 Voir Fischer 1999a : 123.

67 I. Fónagy (1983–1991) a appuyé cette thèse en proposant un protocole de symbolisme phonétique à des enfants sourds ne pouvant percevoir aucune information sur le canal acoustique.

68 Voir en particulier Reay 1994.

69 Cf. Fischer 1999a : 128.

70 L.R. Waugh (1993b : 228–229) recourt à la notion de « structure partielle ».

-ash, en finale, renverrait à l'idée de violence et/ou vitesse (*bash, brash, clash, crash, dash, fash, gash, gnash, hash, lash, mash, pash, rash, slash, smash, splash, thrash, trash*). Par conséquent, *flash* actualiserait simultanément les deux phonèmes en signifiant « une émission de lumière violente ». Cette présentation volontairement caricaturale du phénomène n'avait pour but, on l'aura compris, que de montrer l'absurdité (dans laquelle d'aucuns ont versé) qu'il y aurait à le substituer à l'analyse morphémique⁷¹.

Dans l'analyse effective des faits linguistiques, il n'est pas besoin d'insister sur le fait que les contre-exemples sont souvent plus nombreux que l'illustration des « faits », tant pour le symbolisme phonétique que pour les phonèmes. En outre, l'évolution phonétique de toute langue est telle, qu'il est impensable de rendre compte de manière homogène du phénomène en fonction du postulat cratylite qui suppose que le son imite l'idée. La perspective doit être renversée.

Comme le signale I. Fónagy, « [l]a “vive voix” humaine a la particularité de réunir dans un seul segment un élément de signe arbitraire, un phonème, et un geste vocal expressif, perçu comme une manière de prononcer ce phonème. » (Fónagy 1993 : 40). Les locuteurs d'une communauté linguistique ont dès lors pu investir de sens⁷² ce geste vocal dans les actes de parole (insistance sur certaines articulations reflétant un état d'esprit, recours à des phonèmes tendus⁷³, etc.), et surimposer au signifié un écho à la substance du contenu⁷⁴. Cette position, qui veut que la relation d'icône-image s'établisse dans le sens

71 Cela justifie de ne pas traiter du phénomène dans le cadre d'une iconicité diagrammatique. Même si, dans le cas de *flash*, les rapports entre les deux éléments isolés dans le signifiant s'avéraient commensurables à ceux du signifié, l'iconicité diagrammatique suppose que le sens attribué à chacune des parties du signifiant soit établi. Or l'épreuve de commutation invalide formellement cette possibilité pour les séquences *fl-* et *-ash*.

72 Dans leurs actes de langage, « les locuteurs font abstraction de ces soubassements physiques ; néanmoins, chaque phonème est coloré, pour ainsi dire, par sa nature phonétique » (Morgenstern & Michaud 2007 : 118). Les textes poétiques, dans lesquels le sentiment du locuteur par rapport à sa langue est exacerbé, en sont une excellente illustration (voir déjà certaines remarques de Denis d'Halicarnasse, cf. Fónagy 1993 : 33). La stylistique n'a d'ailleurs jamais cessé d'exploiter les ressources du symbolisme des sonorités (cf. Delbouille, 1961 ; 1984).

73 I. Fónagy parle à ce niveau de Modificateur (anglais *Distorter* ou *Modifier*), voir en particulier 1999 : 3-36.

74 Sur ce point, voir Monneret 2003 : 104-106.

signifiant/stimulus – signifié – référent, me paraît linguistiquement tenable⁷⁵. En outre, elle permet d'expliquer que, lorsque le phénomène d'iconicité perçu par le locuteur est congruent avec certains traits du signifié, il soutient l'effet signifiant, mais n'interfère pas avec le signifié dans le cas contraire. Ce point de vue a été développé par M.L. Samuels : « *the validity of a phonaestheme is, in first instance, contextual only : if it "fits" the meaning of the word in which it occurs, it reinforces the meaning, and conversely, the more the words in which it occurs, the more its own meaning is strengthened.* » (Samuels 1972 : 46).

La seconde affirmation de M.L. Samuels montre que les phonesthèmes participent également d'un phénomène plus large, celui de remotivation de la langue. A. Fisher⁷⁶ affirme en ce sens qu'un phonesthème comme *flash* « *possesses its meaning not so much because of any intrinsic quality of the sound sequences fl- and -ash, but simply because there exist many words with similar meanings, all containing the same sound sequence. The existence of so many phonaesthetically associated words, in turn, may cause more such words to be created and phonaesthetic word clusters thus have a tendency to perpetuate themselves and to grow larger* » (Fischer 1999a : 129). Ce besoin de remotiver la langue se trouve à différents niveaux ; pour paraphraser F. de Saussure, vu que le mécanisme linguistique s'obscurcit et se complique au fur et à mesure que les irrégularités nées du changement phonétique l'emportent sur les formes groupées sous des types généraux, les locuteurs le remotivent en permanence dans un mouvement inverse de création analogique. Cela revient à évoquer la tension interne à chaque langue entre arbitraire absolu et arbitraire relatif, et le besoin

75 Ce point de vue n'a, à ma connaissance, été envisagé dans une perspective théorique que par D. Bottineau (2003 : 223) : « on ne dit pas que les signes ont été choisis en vertu de leur capacité à mimer les relations abstraites qu'ils expriment par des impressions sensibles, mais au contraire que la gamme des relations abstraites associées au traitement sémantique en linguistique est historiquement dérivée du potentiel relationnel extractible des supports phoniques par dérivation. »

76 Il exclut les phonesthèmes de l'*auditory iconicity* (onomatopées) et de l'*articulatory iconicity* (symbolisme phonétique), mais emploie pour eux la dénomination *associative iconicity*, pas tant parce qu'ils sont associés à une idée (*primary association*) que parce que, parmi les mots dans lesquels on les retrouve, certains font partie d'une série associative évoquant la signification spécifique du phonesthème (*secondary association*).

de régularité dont les enfants ne se défont qu'aux alentours de 5–6 ans⁷⁷. Le processus analogique, qui tend à unifier à la fois les procédés de formation⁷⁸ et de flexion, suppose l'existence, chez tout locuteur, de séries associées à une signification qui peuvent servir de modèles pour toute création. Ainsi, *flash* semble avoir été forgé au xiv^e siècle à l'imitation de *dash* et *splash* sur l'ancien anglais *flaskan*. Les étymologies populaires participent d'un phénomène parallèle quoique différent : l'*infractus* est bien plus dangereux une fois rattaché à la série des mots français dérivés du latin *frangere* qu'un simple *infarctus*.

L'analyse proposée du phénomène onomatopéique et de l'iconicité articulatoire me semble clairement montrer que le concept d'icône-image peircien trouve sa place dans l'analyse du signe linguistique. Elle permet de rendre compte de deux relations iconiques inverses⁷⁹ entre signifiant et référent, la première par l'intermédiaire du stimulus, la seconde par celle du signifié. Au terme de ce parcours, on constate que, dans les deux cas, le maintien du concept d'iconicité est loin d'aller de pair avec l'idée d'une motivation profonde du signe. Un retour sur le *Cours de linguistique générale* et les débats qui l'ont suivi devrait permettre de montrer, au contraire, que les notions de motivation et d'arbitraire ne doivent pas être dressées l'une contre l'autre, mais pensées en terme de complémentarité.

4. F. de Saussure : limitation de l'arbitraire et iconicité diagrammatique

Si, comme cela a déjà été rappelé, F. de Saussure pose l'arbitraire pour premier principe du signe linguistique⁸⁰, la notion même d'arbitraire mérite d'être interrogée afin de ne pas donner une vision sinon caricaturale, du moins

77 Voir sur ce point Fisher & Nänny 1999. Il faut mettre cela en relation avec la contrainte de remotivation et l'incapacité de démotiver caractéristiques des aphasiques, cf. Fónagy 1993 : 42.

78 On rejoint ici les considérations qui ont été émises concernant le rôle structurant et intégrant des onomatopées.

79 Dans le premier cas, l'iconicité trouve sa source dans le référent, et pour le second, dans le signifiant.

80 L'influence du linguiste de Yale Dw. Whitney (1827–1894) concernant cette idée a été maintes fois soulignée. On sait d'autre part que la notion d'arbitrarité chez F. de Saussure est pour le moins problématique et est loin d'avoir donné lieu à une réception unanime chez les linguistes.

réductrice de sa pensée⁸¹. R. Engler⁸² a montré que cette notion est mobilisée au moins à trois niveaux distincts de l'analyse :

- l'arbitraire sémiologique ou arbitraire du signifiant ;
- l'arbitraire de la langue qui est l'arbitraire du lien ;
- l'arbitraire d'une langue ou arbitraire du signifiant impliquant celui de lien.

Comme l'a souligné P. Swiggers (1993 : 24–25), « il convient [donc] de noter que la notion d'arbitraire se trouve enchâssée dans différents réseaux notionnels ». L'arbitraire sémiologique a déjà été envisagé plus haut lors de l'analyse de l'icône-image. Dans une analyse du concept d'iconicité, l'arbitraire du rapport entre signifiant et signifié (« le lien unissant le signifiant au signifié est radicalement arbitraire » [1122 B Engler]) en tant que sont associés un domaine sonore et un domaine mental n'entre pas directement en jeu (chacun des deux domaines est organisé comme un système de valeurs et la relativité de ces valeurs vaut à la fois à l'intérieur de ces systèmes et dans les relations qu'ils entretiennent). Par ailleurs, F. de Saussure a lui-même répondu aux interprétations potentiellement abusives du terme arbitraire dans l'analyse du signe linguistique ; dans ce sens, il doit être compris comme une convention nécessaire : « la forme conventionnelle est utilisée par une communauté linguistique qui transmet son fond linguistique d'une génération à l'autre » (Swiggers 1993 : 24). Le domaine qui nous intéresse spécifiquement dans le cadre de cette enquête est celui de l'arbitraire en tant que rapport non motivé entre signifiant et signifié : « nous voulons dire qu'il [le signifiant] est *immotivé*, c'est-à-dire arbitraire par rapport au signifié » (Saussure 1995 : 100). Dans sa présentation des mécanismes de la langue, F. de Saussure revient sur ce problème et ajoute :

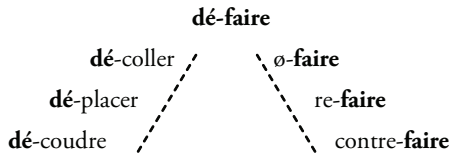
Le mécanisme de la langue peut être présenté sous un autre angle particulièrement important. Le principe fondamental de l'arbitraire du signe n'empêche pas de distinguer dans chaque langue ce qui est radicalement arbitraire, c'est-à-dire immotivé, de ce qui ne l'est que relativement. Une partie seulement des signes est absolument

81 Il paraît évident qu'en mettant en avant l'arbitraire du signe, il n'entend pas « donner le Hasard comme explication de tout ce dont on ne saurait rendre compte », comme on l'a parfois prétendu.

82 Cf. Engler (1962 : spécialement p. 54 ; 1964). Depuis, certaines interprétations métalinguistiques de l'arbitraire ont été proposées, voir Badir 2001.

arbitraire; chez d'autres intervient un phénomène qui permet de reconnaître des degrés dans l'arbitraire sans le supprimer : *le signe peut être relativement motivé*. (Saussure 1995 : 180–181)⁸³

Le signe, tout en restant fondamentalement arbitraire (principe sémiologique du signe), peut dès lors être relativement motivé (caractère systématique de la langue)⁸⁴. La motivation est ainsi conçue comme une limitation de l'arbitraire par le principe de solidarité syntagmatique et de solidarité associative : « la notion du relativement motivé implique : 1° l'analyse du terme donné, donc un rapport syntagmatique; 2° l'appel à un ou plusieurs autres termes, donc un rapport associatif » (Saussure 1995 : 182)⁸⁵. En adaptant F. de Saussure, *dix-sept* est solidaire associativement de *dix-huit*, *soixante-dix*, etc., et syntagmatiquement de ses éléments *dix* et *sept*. Cette double relation lui confère indéniablement une partie de sa valeur :



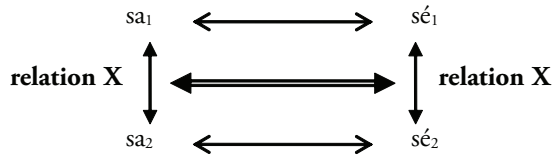
Dans cette optique, il convient de rapprocher la motivation relative saussurienne de l'iconicité diagrammatique de Ch.S. Peirce. En effet, dans le cadre de la motivation relative, chaque partie du signifiant analysée sur l'axe syntagmatique est mise en relation, conventionnellement et suivant le principe de solidarité associative, avec un signifié; c'est la combinaison de ces éléments solidaires, n'ayant de valeur que par leur action réciproque dans une unité supérieure, qui contribuent à construire le signifié global du mot (qui se

83 On perçoit ici toute l'importance du terme *radicalement* (voir 1122 B Engler, cf. *supra*) qui a disparu dans le texte des éditeurs du *Cours* concernant le premier principe du signe linguistique.

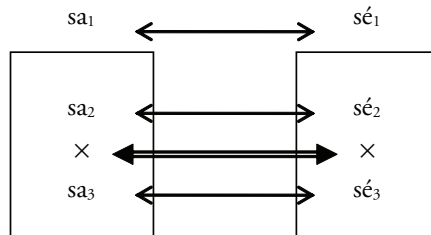
84 Ph. Monneret (2003 : 14–18) donne une présentation complète de la question. G. Guillaume et ses élèves ont accordé une attention toute particulière à la motivation relative dans leur perspective psychosystématique (cf. Monneret 2003 : 18–30; 2005).

85 La solidarité associative est envisagée de manière très générale par F. de Saussure : la plus large étant constituée par la partie du discours. On ajoutera que, dans ma perspective, le principe d'association est nécessaire à l'analyse syntagmatique, mais ne relève de la motivation que lorsqu'il est associé à l'axe syntagmatique. L'emploi du terme « motivation » concernant la seule solidarité associative serait abusif.

trouve précisé dans le système d'opposition général de la langue). Il s'agit dès lors d'un cas complexe d'iconicité diagrammatique doublée d'une iconicité du genre « image » en raison du principe de solidarité associative. En effet, l'iconicité diagrammatique de Ch.S. Peirce, telle qu'analysée par U. Eco (1988 : 186) et présentée plus haut, postule l'existence d'une relation isomorphe entre *forme de l'expression* et *forme du contenu*. Sous sa forme la plus simple, on peut donc la représenter comme suit :



Les relations que l'on rencontre dans ce cadre sont du type : est plus grand que, est inclus dans, se situe avant, possède une intersection avec, etc. Ce qui fait la particularité de la motivation relative réside dans le type particulier de relation qui est en jeu : une relation de combinaison qui suppose l'existence d'une troisième unité, résultat de la composition des deux autres.



La motivation relative de F. de Saussure, interne au système de chaque langue et relevant de mécanismes qui opèrent sur des signes *radicalement* arbitraires, constitue une forme particulière d'iconicité diagrammatique. Ce concept, d'une applicabilité plus large, a été invoqué dans de très nombreux domaines de l'analyse linguistique ; il n'est évidemment pas question de donner ici un panorama complet des recherches menées en la matière, mais plutôt de présenter quelques applications significatives de la notion afin de proposer un cadre méthodologique à ce principe dans l'étude des faits linguistiques. En effet, si l'on accepte de considérer l'iconicité diagrammatique comme la commensurabilité des rapports qu'entretiennent éléments de l'expression et

éléments du contenu (similitude structurale), il faut de même admettre pour corollaire qu'elle ne nous dit pas grand-chose des rapports entre langue et réalité extra-linguistique.

1) Le niveau morpho-lexical. En dehors de la motivation relative déjà évoquée qui participe de ce que l'on pourrait qualifier d'« iconicité constructionnelle »⁸⁶, on reviendra sur deux exemples d'iconicité strictement diagrammatique qui doivent être rapportés au niveau morphologique. Ils ont été mentionnés par R. Jakobson dans son analyse des phénomènes d'iconicité diagrammatique⁸⁷ :

1) le positif, le comparatif et le superlatif des adjectifs montrent un accroissement graduel du nombre de phonèmes dans plusieurs langues indo-européennes : *e.g. high-higher-highest, altus-altior-altissimus* ;

2) en s'appuyant sur l'étude des universaux de J. Greenberg, R. Jakobson souligne qu'il existe des langages dans lesquels le pluriel est formellement marqué par l'addition d'un morphème, tandis que l'inverse est faux (à l'exception de cas marginaux non productifs). Dès lors, le signifiant du pluriel paraît faire écho à une augmentation numérique par un accroissement de la longueur de la forme : *e.g. je finis vs nous finissons*⁸⁸.

Cette constatation contredirait donc la position saussurienne qui veut que, dans la structure phonétique du signifiant, rien ne rappelle ni la valeur, ni la signification du signe. Pour notre propos, il s'agit prioritairement de voir

86 L'iconicité diagrammatique à l'œuvre dans la formation de nouveaux mots-composés (à partir d'entités lexicales préexistantes) participe évidemment du même phénomène. Voir en ce sens J.-Fr. Sablayrolles (1993) ou Fr. Ungerer (1999) : le processus de formation est iconiquement motivé par la conjonction de signes symboliques possédant chacun leur signifié et aboutit à un signifié unique ne correspondant pas à la simple combinaison des traits de chacun des composants, *e.g. wheel + chair* par rapport à *wheelchair*.

87 Cf. Jakobson 1965 : 352. L'auteur évoque également un troisième cas, celui du contraste racine-affixe ; les affixes, et particulièrement les suffixes inflectionnels dans les langues où ils existent, diffèrent des autres morphèmes en ce qu'ils ne sont composés que d'un nombre limité de phonèmes parmi le stock disponible dans une langue donnée. Pour tout dire, cela me semble répondre au principe plus général d'économie propre aux morphèmes grammaticaux.

88 On touche ici à toutes les théories de « *markedness* » en lien avec l'iconicité.

s'il est possible de rendre compte de ces séries⁸⁹ au moyen de l'iconicité diagrammatique : la relation entre les signifiés du positif, du comparatif et du superlatif (pour se limiter à cet exemple) est du type « possède la qualité à un plus haut niveau » tandis que la relation entre signifiants est évidemment et manifestement d'un autre ordre, que l'on opte pour la formulation « est plus long que » ou, pire encore, « comporte plus de phonèmes que ». Il est inutile de pousser plus loin l'investigation ; au sens strict, d'iconicité diagrammatique, il n'y a point. Pour sauvegarder le concept d'iconicité diagrammatique à ce niveau il faut redéfinir la relation de manière très lâche, *e.g.* « possède quelque chose à un plus haut niveau » et on rejoint dès lors le principe cognitif très général qui veut que « *more of form stands for more of content* » (Lakoff & Johnson 1980 : 128). Si l'on suit cette proposition, il paraît indiscutable que les suffixes des degrés de l'adjectif ainsi que ceux du pluriel reflètent une certaine ressemblance avec le signifié. Je pense cependant qu'il est difficilement tenable de parler d'iconicité diagrammatique par rapport à des morphèmes grammaticaux⁹⁰ : lorsqu'une forme simple se voit ajouter un affixe, son signifié est nécessairement modifié ; or, étant donné que cette modification ne peut correspondre à la perte d'un trait (dans la mesure où il s'agit d'une forme simple), le signifié possèdera *de facto* quelque chose de plus au niveau du contenu (qualité, quantité, personne, etc.).

89 Prises séparément, chacune de ces formes peut évidemment être expliquée par l'iconicité diagrammatique de motivation relative.

90 On peut à tout le moins affirmer que, s'il est tenable de parler d'iconicité diagrammatique concernant les morphèmes grammaticaux, ce n'est pas en fonction de leur « longueur » intrinsèque, mais bien parce qu'il existerait un rapport de proximité plus grand entre une racine et certains morphèmes grammaticaux sur le plan de l'expression en raison d'un degré de pertinence conceptuelle plus élevé. Voir en ce sens les travaux de J.L. Bybee (*e.g.* 1985a) ; l'auteur reconnaît cependant (1985b : 39) la « *multiplicity of factors that will have to be invoked if we attempt a full explanation of why inflectional categories represent the meaning they do, and why they occur where they do.* » Ce qui invalide *ipso facto* la possibilité d'une motivation diagrammatique directe. Ses observations paraissent, en revanche, tout à fait pertinentes pour rendre compte de la répartition entre procédés de dérivation (affectant directement le radical d'un point de vue conceptuel) et affixations flexionnelles concernant les catégories morphologiques qui peuvent affecter un radical verbal.

Un autre phénomène se rapportant à l'axiome « plus de forme, plus de contenu » doit être envisagé, celui de la reduplication⁹¹. La question semble entendue : « [q]uoi de plus simple que la reduplication ? /oli/ “il est content”, /olioli/ “il est très content” » (Morgenstern & Michaud 2007 : 120). Le redoublement du signifiant correspond bien à une intensification du signifié. Les exemples sont nombreux et semblent particulièrement bien attestés dans différents pidgins qui peuvent former leur pluriel par reduplication totale du radical : les Papous de Nouvelle Guinée diront *cow-cow* pour signifier « des vaches ». Toutefois, linguistique et bon sens ne font pas toujours bon ménage ; l'approche typologique du phénomène a montré qu'il était passablement plus complexe : « *no explanatory or predictive generalization about the meanings of reduplicative constructions can be proposed* » (Moravcsik 1978 : 325). Si ces constructions sont souvent à mettre en relation avec une augmentation de la quantité ou de l'intensité véhiculée par la forme simple, l'inverse est également bien attesté⁹². Les valeurs diminutives, affectives ou hypocoristiques sont souvent liées au langage de l'enfant ou au langage adressé aux enfants. En chinois mandarin, « les noms monosyllabiques sont systématiquement redupliqués dans le registre de langue employé auprès des jeunes enfants : *shuǐ*, “eau”, devient *shuǐshuǐ*; *mǎ*, “cheval”, devient *mǎmǎ* » (Morgenstern & Michaud 2007 : 120), ce qui n'est pas sans évoquer nos *bobo*, *dodo* et *doudou*⁹³. La signification de ces formes paraît, dans ce cas, motivée par une ressemblance générale avec les lallations de l'enfant.

La complexité du phénomène de reduplication tient pour beaucoup au nombre de facteurs intervenant dans son analyse. Du point de vue de l'expression, le phénomène est un système tantôt productif, tantôt entièrement lexicalisé ; la reduplication est tantôt totale, tantôt partielle (*e.g. fofolle*) et elle touche plusieurs catégories du discours (nom, verbe, quantifiant, qualifiant). Sur le plan du contenu, elle peut remplir des fonctions différentes, aussi bien dans des langues non apparentées qu'à l'intérieur d'un même système linguistique : d'un point de vue quantitatif, elle implique généralement pluralité ou

91 Voir le n° 29 de *Faits de Langues* qui est intégralement consacré à ce phénomène situé à la croisée de la phonologie, de la morphologie, de la syntaxe et de la sémantique.

92 Voir Hammer 1997 : spécialement les études citées p. 285.

93 Concernant l'iconicité propre au langage des enfants, voir de manière plus générale Slobin 1985. Sur l'origine enfantine iconique de noms d'animaux, voir Taverdet 2003 : 148–149.

répétition, mais du point de vue qualitatif, elle paraît simplement indiquer un décalage par rapport à la forme simple (décalage qui reste à définir pour chaque langue en fonction des différents critères mentionnés).

Dans cette perspective, je fais mienne l'observation de A. Morgenstern et A. Michaud qui soulignent que « [l]a reduplication paraît présenter une tension entre une dimension iconique et expressive, d'une part, et d'autre part un rôle en système. L'une et l'autre composantes seraient en relation inverse l'une de l'autre dans une langue donnée » (Morgenstern & Michaud 2007 : 118). L'iconicité diagrammatique fonctionnerait ainsi principalement comme un type de motivation prégnant dans les moments d'institution du code — le fait que la reduplication soit particulièrement attestée dans les pidgins ainsi que dans des formes argotiques (songeons aux *gnognote*, *gaga* et *kiki*) me semble aller dans ce sens — et on rejoint dès lors le point de vue qui a été exprimé concernant l'icône-image et plus spécifiquement les onomatopées. Il n'est dès lors pas surprenant de retrouver les deux phénomènes conjointement dans les *frou-frous*, *coin-coins* et autres *ron-rons*⁹⁴.

Entendue dans ce sens, on voit que l'iconicité diagrammatique de reduplication correspond à une forme de motivation⁹⁵ inversement proportionnelle à la productivité que ce phénomène possède dans chaque langue. Dès lors, cette motivation ne peut pas se satisfaire de principes explicatifs à la validité universelle (ce qui renverrait à un fondement naturel de l'iconicité diagram-

94 L'icône-image et l'icône-diagramme ne sont pas mutuellement exclusives, mais peuvent renforcer l'effet signifiant au sein d'une même entité, cf. la motivation relative envisagée plus haut; sur cette idée, voir Dessler 1995 : 27.

95 On veillera ici à distinguer soigneusement la reduplication de la répétition qui relève de l'analyse énonciative. Les cas de reduplications possèdent un gabarit fixe, tandis que ceux de répétitions peuvent varier en fonction de l'intention expressive, *e.g.* « il est très très très content ». On constate une fois de plus que, dès que l'on entre dans les faits de parole, l'iconicité devient un concept pleinement opératoire (on fera attention à ne pas confondre les cas de répétition avec ce que Fr. Hammer [1997 : 291–293] appelle « reduplication intralexématique » et qui met en œuvre un mécanisme de prototypisation sémantique par référence indexicale : « c'est pas que c'était cher-cher, mais c'était juste pas donné! »). Dans cette perspective, W.U. Dessler (1995 : 23) insiste sur le fait que « [g]rammatical reduplication has many different forms and meanings [...] within and across languages, whereas extragrammatical reduplication in echo words is cross-linguistically much more uniform in form and meaning, and occurs even in languages which have no correspondent reduplication in morphological grammar [...] ».

matique), mais demande à être décrite dans toute sa diversité pour chaque système linguistique.

Au niveau morpho-lexical, l'iconicité diagrammatique permet donc de rendre compte, dans les limites qui viennent d'être énoncées, d'une limitation graduelle de l'arbitraire. Il est ainsi possible d'illustrer différents degrés de motivation iconique (qui n'est pas strictement limitée à l'axe syntagmatique dans la perspective développée ici), depuis une présence maximale de motivation jusqu'aux formes simples qui correspondent à une relation biunivoque entre signifiant et signifié. On touche alors à un principe cher aux tenants de l'iconicité, celui d'isomorphisme, que l'on fait traditionnellement remonter à D. Bolinger : « *[t]he natural condition of language is to preserve one form for one meaning, and one meaning for one form* » (Bolinger 1977 : x)⁹⁶.

Il faut dire un mot de l'iconicité d'isomorphisme, principalement en raison du rôle qu'elle joue dans l'approche cognitive du langage⁹⁷. À première vue, on voit mal quelle pertinence pourrait avoir le terme d'iconicité dans le traitement du rapport biunivoque entre signifiant et signifié : quelle trace d'iconicité en effet dans le fait qu'un lexème comme *arbre* soit associé à un signifié bien identifié ? Tout le problème réside en fait dans la définition que l'on se donne du sens, car l'échelle d'arbitrarité ne s'arrête pas aux formes simples ; l'existence d'asymétrie dans la relation signifiant – signifié augmente jusqu'à un degré d'arbitraire maximal⁹⁸. Les cas ici en cause sont, comme on l'aura compris, la polysémie, la métonymie et la métaphore. Pour revenir aux hôtes de nos forêts, ne parle-t-on pas d'arbre syntaxique ? L'iconicité d'isomorphisme correspondrait donc au fait qu'à une forme correspond un sens, même

96 Les implications de cette affirmation ont été discutées à de très nombreuses reprises, voir principalement J. Haiman (1985 : 21–70) et la reformulation du principe dans le cadre de l'iconicité par T. Givón (1985 : 189) : « *[a]ll other things being equal, a coded experience is easier to store, retrieve and communicate if the code is maximally isomorphic to the experience.* » L'auteur revient à nouveau sur les excès de cette formulation dans T. Givón (1995 : 68).

97 Sur l'ensemble de cette question, voir l'excellente présentation de Kleiber (1993).

98 Cette idée est développée par Ph. Monneret (2003 : 41–57) qui propose, à la suite de F. de Saussure (cf. n. 85), la motivation non nulle fondée sur la solidarité associative des parties du discours comme limite ultime à l'arbitraire.

si l'unité de ce dernier n'est pas manifeste⁹⁹. On sait, par ailleurs que l'existence d'une telle asymétrie entre signifiant et signifié n'a été remise en cause par aucune approche sémantique contemporaine, seuls les traitements qui en sont proposés diffèrent largement. Comme l'a montré G. Kleiber¹⁰⁰, le concept d'iconicité d'isomorphisme trouve sa véritable raison d'être dans une approche cognitive. Cette approche, incarnée au premier chef par R.W. Langacker, repose en effet sur le postulat d'une grammaire symbolique¹⁰¹ dans laquelle non seulement les lexèmes, mais chaque unité grammaticale (morphème, mot grammatical, catégorie et construction syntaxique) peut être définie sur des bases notionnelles; l'iconicité d'isomorphisme se trouve dès lors généralisée et la motivation afférente peut être qualifiée de « motivation d'identité ». Cela implique nécessairement une inversion de perspective par rapport aux conceptions grammaticales classiques : la syntaxe est envisagée comme un inventaire d'unités symboliques conventionnelles et « les mécanismes à l'œuvre dans le domaine des items lexicaux peuvent alors être appliqués aux unités grammaticales, puisque toutes les unités symboliques sont conçues comme des catégories » (Kleiber 1993 : 111)¹⁰². Dans ce cadre, on peut aussi bien envisager la définition unitaire de *là-dessus*¹⁰³ (en prenant en compte tant son sens spatial, que sa valeur temporelle) que celle de la catégorie grammaticale du nom ou du sujet¹⁰⁴. Que l'on s'inscrive dans une perspective cognitive ou non, l'iconicité d'isomorphisme se définit comme un type de motivation reposant sur l'exis-

99 Les cas limites de cette iconicité sont, d'un côté l'homonymie et de l'autre le polymorphisme.

100 Cf. n. 97.

101 Voir en particulier l'introduction de R.W. Langacker (1991 : 1) : « *Lexicon, morphology and syntax form a continuum of symbolic units, divided arbitrarily into separate components; it is ultimately as pointless to analyse grammatical units without reference to their semantic value as to write a dictionary which omits the meanings of the lexical items.* »

102 Ce principe a été appliqué avec un certain succès par J. Haiman au *if* de l'anglais puisqu'il a débouché sur une proposition d'universel, voir Croft 2003² : 105–107.

103 Pour citer encore G. Kleiber (1993 : 108) : « l'unicité de la forme à travers tous ses emplois [songeons à une préposition] est l'indicateur iconique sur le plan sémantique d'une autre unicité, celle du sens. »

104 La notion de prototype occupe une place centrale dans ces définitions, cf. Hopper & Thompson 1985 : 154–159.

tence d'un dénominateur commun au niveau du signifié¹⁰⁵. S'il faut donner un sens à l'icône-métaphore de Ch.S. Peirce, c'est assurément dans ce cadre : voir une correspondance dans les signifiés là où l'approche lexicographique traditionnelle tend à les séparer.

2) Le niveau syntaxique. Un grand nombre de linguistes s'est attaché à mettre en évidence des principes iconiques présidant au fonctionnement de la syntaxe tant à un niveau général¹⁰⁶ — souvent en réaction au formalisme chomskien —, que dans certaines linguistiques appliquées¹⁰⁷. Plusieurs écoles linguistiques se sont intéressées au phénomène iconique en syntaxe, mais c'est assurément les cognitivistes (d'obédience plus ou moins stricte) qui l'ont investigué le plus en détail ces dernières années. Le cadre théorique dans lequel ils s'inscrivent peut, à gros traits, être résumé de la sorte : la complexité des règles grammaticales est élaborée à partir d'un nombre relativement restreint de principes iconiques transparents et généraux; et pour chaque domaine grammatical particulier, ces principes se combinent avec des conventions structurelles arbitraires et spécifiques aux domaines en question. Les principes iconiques les plus souvent invoqués sont les suivants¹⁰⁸ :

1) le principe de quantité : une plus grande quantité d'information se verra attribuer une plus grande partie de code (*I have the book vs I've read the book*), une information moins prévisible sera rendue par plus de code (et inversement pour rendre compte des zéros), les informations les plus importantes seront rendues par plus de code. Ces principes se ramènent dès lors tous à celui évoqué dans le cas de la réduplication : *more of form stands for more of content* et inversement;

105 Cette motivation est à mettre en relation directe avec le principe d'économie, cf. Haiman 1983.

106 Voir T. Givón (1995 : 48) pour une liste des travaux les plus représentatifs en la matière.

107 La linguistique du chinois a trouvé en J.H.-Y. Tai (*e.g.* 1985) un grand propagandiste de la *Natural syntax* en réaction à un formalisme jugé excessif; le chinois serait, à l'en croire, un modèle de langue iconique. L'analyse attentive de l'iconicité diagrammatique « caractéristique » de la syntaxe chinoise semble pourtant aller à l'encontre de ses propositions généralisantes. Voir en particulier la critique de M.-Cl. Paris & A. Peyraube (1993) qui concluent sans appel (p. 78) que « [l'o]n ne trouve pas la vérité en jonglant avec les données et en surfant sur les théories. »

108 La présentation ci-dessous calque directement la structure de Givón 1995 : 49–56.

- 2) le principe de proximité : les entités qui sont proches fonctionnellement, conceptuellement ou cognitivement seront proches au niveau du code d'un point de vue temporel ou spatial¹⁰⁹ ; les opérateurs fonctionnels seront placés au plus proche dans le code de l'unité conceptuelle par rapport à laquelle ils sont le plus pertinent (ex. *He went to work early vs *He to went work early!*, l'exemple pourrait paraître grossier, mais est cité dans la littérature ; ce principe est à rapprocher de l'iconicité diagrammatique supposée des morphèmes grammaticaux, cf. n. 90) ;
- 3) le principe d'ordre séquentiel ou linéaire : l'ordre des phrases dans le discours tendra à correspondre à l'ordre temporel d'occurrence des événements décrits (cf. l'exemple de R. Jakobson du *ueni, uidi, uici* ; on a aussi parlé dans ce cadre des locutions figées du type *tôt ou tard, maintenant ou jamais*, etc.).

La variété des approches et l'ampleur des phénomènes linguistiques abordés dans ces études sont telles que, voudrait-on esquisser un panorama rapide des recherches en la matière, il se révélerait impossible de rendre justice à l'ensemble de celles-ci. C'est pourquoi, dans la perspective méthodologique que je me suis fixée, je me limiterai à trois domaines particulièrement exemplaires : deux domaines généraux concernant l'ordre linéaire (l'ordonnement des syntagmes¹¹⁰ d'une proposition — aspect qui, raisonnablement, n'est pas envisagé par les cognitivistes, mais permettra de préciser certaines caractéristiques de

109 L'exemple traditionnel de ce principe est celui des subordinées complétives à fonction d'objet ; le présupposé est le suivant : « [p]lus l'impact du sujet sur l'autre personne est immédiat, moins la distance avec le verbe de la complétive sera grande » (Delbecq 2002 : 27). Voir en ce sens la série *il l'a fait rester, il lui a demandé {del/*à} rester, il l'a invité {à/*de} rester, il l'a obligé {à/de} rester, il voulait qu'il reste*. Cette perspective doit être envisagée avec la plus grande prudence, sinon défiance. En effet, c'est faire bien peu de cas d'une analyse globale des manifestations de la modalité dans les propositions complétives (en ce compris les manifestations du discours indirect) et des longs processus diachroniques de grammaticalisation.

110 L'ordre des mots à l'intérieur des syntagmes a été proportionnellement moins traité dans une perspective iconique, voir cependant le cas d'« iconicité hiérarchique » déjà évoqué par R. Jakobson (1965 : 350) : « *The President and the Secretary of State attended the meeting* » ; l'ordre des sujets coordonnés y reflète le statut hiérarchique. On mentionnera également les études, régulièrement orientées idéologiquement, concernant les rapports hiérarchiques de dépendance internes au syntagme nominal (*la maison de Pierre vs Peter's house*), cf. la présentation de Hagée 1986² : 239. Pour un examen des constructions géni-

l'iconicité diagrammatique — et l'agencement des propositions), et une application plus particulière (iconicité diagrammatique de certains zéros) :

1) l'ordonnement des syntagmes à l'intérieur des propositions¹¹¹ nous ramène inévitablement au débat millénaire de l'*ordo naturalis*. Existe-il ou non un ordre naturel, et donc universellement justifiable, des mots dans la phrase¹¹²? Dans cette hypothèse, le discours, linéairement ordonné, correspondrait à travers l'organisation de ses parties à notre expérience du monde. Cette question a toujours été liée à des présupposés sociaux, culturels, voire anthropologiques et politiques lourds de conséquences : il suffira pour s'en convaincre de songer à la place qu'elle occupe dans la Querelle des Anciens et des Modernes, à l'essai de A. de Rivarol traitant *De l'universalité de la langue française*, et à sa récupération par les révolutionnaires de 1789. Les études typologiques, comme celles de J. Greenberg, ont depuis longtemps établi que, quoi qu'aient prétendu les rationalistes, l'ordre SVO n'est pas plus « naturel » qu'un autre : l'ordre VSO est bien attesté (15 % des langues connues, *e.g.* les langues sémitiques et celtiques), SOV l'est mieux encore (39 %, cf. turc, japonais, hindi, etc.) et OSV n'est pas rare (10 %)¹¹³. À cela s'ajoute que, à l'intérieur d'une même langue, cet ordre varie en fonction du type de proposition (songeons tout simplement à l'allemand) et en fonction de l'évolution diachronique (l'égyptien ancien de la première phase est majoritairement VSO, mais devient SVO dans sa seconde phase). La question est aujourd'hui entendue et ne mérite pas que l'on s'y attarde; ce qui, méthodologiquement, importe plus, c'est qu'on devrait toujours s'abstenir d'invoquer l'iconicité lorsque le référent iconique n'est pas clairement identifiable. Ainsi, la « nécessité

tives de l'anglais, voir Delmas 1999 et sur la structure interne des syntagmes nominaux dans les langues européennes, cf. Plank [éd.] 2003.

111 Une remarque liminaire s'impose : dans la mesure où c'est du point de vue de la langue que l'iconicité est ici envisagée, on s'attachera exclusivement à la syntaxe des propositions planes (pour autant que cette distinction ait un sens), c'est-à-dire à l'ordre dominant (sans qu'il y ait d'exclusivité) des situations discursives non marquées par l'expressivité. Voir en ce sens l'opposition entre iconicité statique et dynamique chez I. Fónagy.

112 On trouvera une présentation historico-critique de ce débat chez Hagège 1986²: 204–249.

113 Sur l'ordre des constituants dans les langues européennes, voir Siewierska [éd.] 1998.

naturelle » ne peut servir de base à une motivation iconique : comme l'a souligné L. Danon-Boileau (1993b : 84–85), « [l]e problème est que l'on peut rapporter cette nécessité à de nombreuses sources. Si l'on tient que l'ordre des mots est iconique de l'ordre de la pensée, trois ordres sont possibles [...] on peut aussi poser que l'ordre des mots est dicté par la recherche d'un "point de ralliement avec l'interlocuteur" ; il est alors iconique de la constitution de l'intersubjectivité [...] à moins que l'on ne préfère faire de l'ordre l'indice de l'émotion, en posant que ce qui vient en premier est ce qui tient le plus au cœur de l'énonciateur. » L'impossibilité de dégager un référent iconique fiable est manifestement l'indice d'une application abusive de la notion¹¹⁴ ;

2) l'agencement des propositions semble s'accommoder plus favorablement d'une motivation iconique de type diagrammatique. Cependant, sa portée est bien limitée si l'on se borne à constater que des séries comme *ueni, uidi, uici* ou *eye it, try it, buy it* reflètent diagrammatiquement la succession temporelle des événements¹¹⁵. De plus, dès que l'on place ces suites asyndétiques dans un contexte énonciatif déterminé, les inférences pragmatiques (ou encyclopédiques) peuvent venir bouleverser l'interprétation linéaire : *il est parti, il a plu* pourra s'interpréter comme *il est parti, puis il a plu* ou, avec la prise en compte d'un facteur causal, *il est parti parce qu'il a plu*¹¹⁶. En outre, des motivations rhétoriques ou poétiques permettent de briser l'iconicité diagrammatique d'ordre linéaire pour soutenir un effet signifiant ; Virgile nous en donne une éclatante démonstration avec ce célèbre vers du deuxième chant de l'*Énéide*, *moriatur et in media arma ruamus* « mourons et jetons-nous au milieu des armes ». Dans ce domaine, l'étude des universaux du langage ouvre un autre champ, celui d'une relation iconique reposant sur la façon qu'ont les humains de conceptualiser le réel. Un exemple : on a montré¹¹⁷ qu'il

114 Je n'affirme pas par là l'absence totale de motivation en syntaxe (voir e.g. Cotte 1993), mais l'iconicité de cette dernière.

115 Sur la citation de César, voir cependant l'opinion de Ajello 1995 : 82.

116 On est donc précisément dans un cas opposé à la « *maxim of causation by default* » de R. Simone (1995 : 166) : « *[i]f there is no specific indicator (intentional or other) to the contrary, co-ordinated clauses can be intended in post hoc ergo propter hoc sense* ». À propos de l'analyse des relations transphrastiques, voir Gross & Prandi 2004 : 19–55.

117 Voir déjà Jakobson 1965 : 350–351.

est possible de formuler un universel pour les conditionnelles qui consiste en ce que la protase précèdera toujours l'apodose dans un contexte neutre, énonciativement non marqué. Le domaine de l'iconicité diagrammatique se voit dès lors élargi : la relation d'iconicité se tisse par-delà le signifié, avec un processus cognitif de conceptualisation. C'est ce que la dernière illustration de l'iconicité diagrammatique tente d'illustrer ;

3) Les zéros comme fait iconique. R.W. Langacker a émis l'hypothèse d'une relation iconique entre objectivité et mention explicite en contrastant en contexte des exemples comme *I hope not vs Hope not*, *You leave me alone! vs Leave me alone!*, *There is snow all around me vs There is snow all around*. La non-expression du pronom (ou plus généralement du *ground*) indiquerait iconiquement une diminution de l'objectivité dans la description de l'univers conceptuel dénoté.

Les quelques exemples qui viennent d'être évoqués montrent que l'iconicité diagrammatique ici en cause n'est pas de même nature que celle illustrée par la motivation relative saussurienne : il ne s'agit pas d'une relation de composition impliquant au moins trois termes (deux composants et un composé), mais d'une identité de relation entre, au minimum un couple de signifiants et un couple de signifiés. Il s'agit toujours d'un type de motivation interne, d'ordre relationnel. Dans ce type d'iconicité, « l'identité de la relation qu'entretiennent les membres du couple de signifiés d'une part et ceux du couple de signifiants d'autre part est en quelque sorte un fait ultime » (Monneret 2003 : 235–236). D'autre part, l'approche cognitive augmente considérablement la portée de cette relation iconique en la faisant remonter au processus de conceptualisation. Cette perspective, pour stimulante qu'elle soit, suppose que l'on puisse définir précisément ce processus en évitant la circularité, ce qui est loin d'aller de soi en dehors des universaux.

5. Conclusion

L'angle particulier qui a été choisi pour aborder les relations entre langue et réalité imposait de laisser dans l'ombre beaucoup, sinon la majorité, des enjeux que soulève cette question. Trois points — comment en serait-il autrement —, me semblent devoir être rappelés ; on a voulu montrer :

- 1) que sans trahir leurs pensées respectives (ce qui demeure actuellement problématique en raison de leur complexité et, pour Ch.S. Peirce, de son évolution), il n'est pas absurde ou incohérent de penser un concept peircien dans une perspective saussurienne au sens large;
- 2) que l'iconicité permet, dans les limites méthodologiques énoncées, de rendre compte de manière unifiée d'un ensemble de faits de langues généralement envisagés de manière disjointe à travers une définition claire et adaptée aux phénomènes linguistiques des trois catégories qui la constituent. En ce sens, elle peut véritablement fonctionner comme un modèle explicatif;
- 3) que l'iconicité linguistique doit être conçue comme une forme de motivation (parmi d'autres), reposant sur un processus analogique. La relation d'iconicité implique dès lors que l'on peut très précisément définir les deux termes qu'elle engage.

Il faut encore insister sur un aspect de l'iconicité. Même dans les cas les plus patents de liens entre signifiant et référent (c'est-à-dire dans l'icône-image), l'iconicité — qui est d'autant plus manifeste que les locuteurs en ont conscience¹¹⁸ —, se déploie de concert avec une convention. En quoi elle nous en apprend plus sur une communauté linguistique dans la façon qu'elle a d'appréhender le monde que sur la réalité elle-même (chaque langue portant en elle son propre système de représentation). Dès lors, on ne s'étonnera pas du lien privilégié qu'elle entretient avec l'énonciation et les moments d'institution du code; ce qui par ailleurs ne manque pas d'interroger sur la dichotomie langue-parole. Pour conclure en paraphrasant L. Danon-Boileau (1993a : 8), ce qui construit la motivation iconique n'est en fait nullement la chose, mais la représentation que le locuteur s'en donne. Ainsi, il se pourrait que l'iconicité, détournement de la motivation au profit de l'effet signifiant, soit le miroir non de la chose, mais du regard sur la chose.

118 Voir R. Engler (1995 : 39) : « *at the level of synchronic langue [...] on the basis of linguistic arbitrariness, there is a psychologizing and motivating activity of the sign which could be called iconic in non-Saussurean terms; [...] the iconic nature of the sign is dominant over the arbitrariness in the consciousness of the speaker.* »

Bibliographie

- R. AJELLO (1995), *The Icon as an Abductive Process towards Identity*, dans R. SIMONE [éd.] (1995), p. 77–83.
- S.J. ALDERSON (1999), *Iconicity in Literature. Eighteenth- and Nineteenth-Century Prose Writing*, dans M. NÄNNY & O. FISCHER [éd.] (1999), p. 109–120.
- M. ARRIVÉ (1994), *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient. Freud, Saussure, Pichon, Lacan*, Paris.
- S. BADIR (2001), *Saussure : la langue et sa représentation*, Paris.
- T.M.S. BAXTER (1992), *The Cratylus. Plato's Critique of Naming*, Leyde.
- ÉM. BENVENISTE (1966), *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris.
- G. BOHAS & M. DAT (2003), *Un aspect de l'iconicité linguistique en arabe et en hébreu : la relation du signe linguistique avec son référent*, dans *Cahiers de linguistique analogique*, 1, p. 15–33.
- DW. BOLINGER (1977), *The Form of Language*, Londres.
- (1985), *The Inherent Iconism of Intonation*, dans J. HAIMAN [dir.] (1985), p. 97–108.
- D. BOTTINEAU (2003), *Iconicité, théorie du signe et typologie des langues*, dans *Cahiers de linguistique analogique*, 1, p. 209–228.
- J.L. BYBEE (1985a), *A Study of the Relation between Meaning and Form*, Amsterdam-Philadelphie.
- (1985b), *Diagrammatic Iconicity in Stem-Inflection Relation*, dans J. HAIMAN [dir.] (1985), p. 11–47.
- P. COTTE (1993), *Ordre des mots. Ces mouvements qui font signe. Motivation et syntaxe*, dans *Faits de langues*, 1, p. 129–136.
- [éd.] (1999), *Langage et linéarité*, Villeneuve-d'Ascq.
- W. CROFT (2003²), *Typology and Universals*, Cambridge.
- L. DANON-BOILEAU (1993a), *Présentation générale*, dans *Faits de langues*, 1, p. 5–8.
- (1993b), *De quelques préjugés relatifs à l'usage des notions de motivation et d'iconicité*, dans *Faits de langues*, 1, p. 79–87.
- N. DELBECQUE (2002), *Linguistique cognitive. Comprendre comment fonctionne le langage*, Bruxelles.
- P. DELBOUILLE (1961), *Poésie et sonorités. La critique contemporaine devant le pouvoir suggestif des sons*, Paris.
- (1984), *Poésie et sonorités, II. Les nouvelles recherches*, Paris.
- G. DELEDALLE (1978), *Charles S. Peirce. Écrits sur le signe*, textes rassemblés, traduits et commentés par G. Deledalle, Paris.
- (1990), *Lire Peirce aujourd'hui*, Bruxelles.
- Cl. DELMAS (1999), *Hypothèses sur l'ordre des mots : préposition/s/ø revisited*, dans P. COTTE [éd.] (1999), p. 59–72.

- O. DUCROT & Tzv. TODOROV (1972), *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris.
- W.U. DESSLER (1995), *Interaction between Iconicity and Other Semiotic Parameters in Language*, dans R. SIMONE [éd.] (1995), p. 21–27.
- U. ECO (1988), *Le signe. Histoire et analyse d'un concept*, adapté de l'italien par J.-M. Klinkenberg, Bruxelles.
- (1992), *La production des signes*, trad. fr. de M. Bouzaher, Paris.
- R. ENGLER (1962), *Théorie et critique d'un principe saussurien : l'arbitraire du signe*, dans *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 19, p. 5–65.
- (1964), *Compléments à l'arbitraire*, dans *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, p. 25–32.
- (1995), *Iconicity and/or Arbitrariness*, dans R. SIMONE [éd.] (1995), p. 39–45.
- A. FISCHER (1999a), *What, if Anything, is Phonological Iconicity*, dans M. NÄNNY & O. FISCHER [éd.] (1999), p. 123–134.
- (1999b), *Graphological Iconicity in Print Advertising. A Typology*, dans M. NÄNNY & O. FISCHER [éd.] (1999), p. 251–283.
- O. FISHER & M. NÄNNY (1999), *Introduction. Iconicity as a Creative Force in Language Use*, dans M. NÄNNY & O. FISCHER [éd.] (1999), p. xv–xxxvi.
- I. FÓNAGY (1983–1991), *La vive voix. Essais de psycho-phonétique*, Paris.
- (1993), *Physei/Thesei. L'aspect évolutif d'un débat millénaire*, dans *Faits de langues* 1, p. 29–45.
- (1999), *Why Iconicity*, dans M. NÄNNY & O. FISCHER [éd.] (1999), p. 3–36.
- T. GIVÓN (1985), *Iconicity, Isomorphism and Non-arbitrary Coding in Syntax*, dans J. HAIMAN [dir.] (1985), p. 187–219.
- (1995), *Isomorphism in the Grammatical Code. Cognitive and Biological Considerations*, dans R. SIMONE [éd.] (1995), p. 47–76.
- O. GOLDWASSER (1995), *From Icon to Metaphor. Studies in the Semiotics of the Hieroglyphs*, Fribourg – Göttingen [= *Orbis Biblicus Orientalis*, 142].
- Al.-J. GREIMAS & J. COURTES (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris.
- G. GROSS & M. PRANDI (2004), *La finalité. Fondements conceptuels et genèse linguistique*, Bruxelles.
- GRUPE Π (1992), *Traité du signe visuel. Pour une rhétorique de l'image*, Paris.
- P. GUIRAUD (1967), *Structures étymologiques du lexique français*, Paris.
- Cl. HAGÈGE (1986²), *L'homme de parole. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris.
- J. HAIMAN (1980), *The Iconicity of Grammar : Isomorphism and Motivation*, dans *Language*, 56, 3, p. 515–540.

- (1983), *Iconic and Economic Motivation*, dans *Language*, 59, 4, p. 781–819.
- (1985), *Natural Syntax. Iconicity and Erosion*, Cambridge.
- [éd.] (1985), *Iconicity in Syntax*, Amsterdam.
- FR. HAMMER (1997), *Iconicité et réduplication en français*, dans *Folia Linguistica*, 31, 3–4, p. 285–300.
- A. HÉNAULT (2002), *Saussure et la théorie du langage*, dans A. HÉNAULT [dir.] (2002), p. 53–72.
- [dir.] (2002), *Questions de sémiotique*, Paris.
- M. HOEKSTRA & FR. SCHEPPERS (2003), *Ὄνομα, Πῆμα et λόγος dans le Cratyle et le Sophiste de Platon. Analyse du lexique et analyse du discours*, dans *L'Antiquité Classique*, 72, p. 55–73.
- P.J. HOPPER & S.A. THOMPSON (1985), *The Iconicity of the Universal Categories 'Noun' and 'Verbs'*, dans J. HAIMAN [éd.] (1985), p. 151–183.
- L. INNOCENTI (2001), *Iconoclasm and Iconicity in Seventeenth Century English Poetry*, dans M. NÄNNY & O. FISCHER [éd.] (2001), p. 211–228.
- R. JAKOBSON (1965), *Quest for the Essence of Language*, dans *Diogenes*, 13, p. 21–37 (= [1971], *Selected Writings*, II, p. 345–359).
- R. JAKOBSON & L.R. WAUGH (1980), *La charpente phonique du langage*, trad. de A. Kihm, Paris.
- TR.D. JOHANSSON, M. SKOV & B. BROGAARD [éd.] (1999), *Iconicity : A Fundamental Problem in Semiotics*, Aarhus.
- J.E. JOSEPH (2000), *Limiting the Arbitrary. Linguistic Naturalism and its Opposites in Plato's « Cratylus » and the modern theories of language*, Amsterdam.
- J.-M. KLINKENBERG (1996a), *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles.
- (1996b), *Sept leçons de sémiotique et de rhétorique. Leçons données dans le cadre de la chaire Francqui au titre belge 1995–1996 à l'Université Libre de Bruxelles*, Toronto.
- B. KUHN (2005), *Narrative Structures and Iconicity in Yasmina Reza's Une désolation (1999)*, dans C. MAEDER, O. FISCHER & W.J. HERLOFSKY [éd.] (2005), p. 359–374.
- G. KLEIBER (1993), *Iconicité d'isomorphisme et grammaire cognitive*, dans *Faits de langues*, 1, p. 105–121.
- G. LAKOFF & M. JOHNSON (1980), *Metaphors We Live by*, Chicago.
- R.W. LANGACKER (1985), *Observations and Speculations on Subjectivity*, dans J. HAIMAN [éd.] (1985), p. 109–150.
- (1991), *Concept, Image, and Symbol : The Cognitive Basis of Grammar*, Berlin–New York.
- C. MAEDER, O. FISCHER & W.J. HERLOFSKY [éd.] (2005), *Outside-In – Inside-Out*, Amsterdam [= *Iconicity in Language and Literature*, 4].

- B. MALMBERG (1977), *Signes et symboles. Les bases du langage humain*, Paris.
- K. MASUDA (2003), *What Imitates Birdcalls? Two Experiments on Birdcalls and their Linguistic Representations*, dans W.G. MÜLLER & O. FISCHER [éd.] (2003), p. 77–102.
- A. MICHAUD & A. MORGENSTERN (2007), *Présentation générale*, dans *Faits de langue*, 29, p. 5–8.
- Ph. MONNERET (2003), *Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation*, Paris.
- (2005), *Relative Motivation in Gustave Guillaume's Theory*, dans C. MAEDER, O. FISCHER & W.J. HERLOFSKY [éd.] (2005), p. 67–78.
- Ed. MORAVCSIK (1978), *Reduplicative Construction*, dans J. GREENBERG [éd.] (1978), *Universals of Human Language*, 3, p. 297–334.
- A. MORGENSTERN & A. MICHAUD (2007), *La réduplication : universaux iconiques et valeurs en système*, dans *Faits de langues*, 29, p. 117–124.
- Ch. MORRIS (1938), *Foundations of the Theory of Signs*, dans *International Encyclopedia of United Science*, 1, 2.
- (1946), *Signs, Language and Behaviour*, New York.
- (1971), *Writing on the General Theory of Sign*, La Haye – Paris [= *Approaches to semiotics*, 16].
- W.G. MÜLLER (2001), *Iconicity and Rhetoric : A Note on the Iconic Force of Rhetorical Figures in Shakespeare*, dans M. NÄNNY & O. FISCHER [éd.] (2001), p. 305–322.
- W.G. MÜLLER & O. FISCHER [éd.] (2003), *From Sign to Signing*, Amsterdam [= *Iconicity in Language and Literature*, 3].
- M. NÄNNY (1999), *Alphabetic Letters as Icons in Literary Texts*, dans M. NÄNNY & O. FISCHER [éd.] (1999), p. 173–198.
- M. NÄNNY & O. FISCHER [éd.] (1999), *Form Miming Meaning : Iconicity in Language and Literature*, Amsterdam [= *Iconicity in Language and Literature*, 1].
- [éd.] (2001), *The Motivated Sign*, Amsterdam [= *Iconicity in Language and Literature*, 2].
- Fr.J. NEWMAYER (1992), *Iconicity and Generative Grammar*, dans *Language*, 68, 4, p. 756–796.
- M.-Cl. PARIS & A. PEYRAUBE (1993), *L'iconicité : un nouveau dogme en syntaxe chinoise*, dans *Faits de langues*, 1, p. 69–78.
- Ch.S. PEIRCE (1960), *Collected Papers of Charles Sanders Peirce. Volume 1 (Principles of Philosophy) and Volume 2 (Element of Logic)*, éd. par Ch. HARTSHORNE & P. WEISS, Cambridge, Massachusetts.
- Fr. PLANK [éd.] (2003), *Noun Phrase Structure in the Languages of Europe*, Berlin – New York.

- B. POTTIER (1987), *Théorie et analyse en linguistique*, Paris.
- I.E. REAY (1994), *Sounds Symbolism*, dans R.E. ASHER [éd.] (1994), *The Encyclopedia of Language and Linguistics*, VIII, Oxford, p. 4064–4070.
- A. REY (1976), *Théories du signe et du sens*, 2 : *Lecture*, Paris.
- J.-Fr. SABLAYROLLES (1993), *La double motivation de certains néologismes*, dans *Faits de Langues*, 1, p. 223–226.
- S. SAÏD (1993), *Images grecques : icônes et idoles*, dans *Faits de langues*, 1, p. 11–20.
- M.L. SAMUELS (1972), *Linguistic Evolution with Special Reference to English*, Cambridge.
- F. DE SAUSSURE (1995), *Cours de linguistique générale*, éd. critique de Tullio de Mauro, Paris.
- D. SAVAN [éd.] (1980), *Au-delà de la sémiolinguistique. La sémiotique de Ch.S. Peirce*, numéro spécial de *Langages*, 58.
- (1988), *An Introduction to C.S. Peirce's Full System of Semeiotic*, Toronto.
- Th.A. SEBEOK [éd.] (1986), *Encyclopedic Dictionary of Semiotics*, Berlin.
- D.N. SEDLEY (2003), *Plato's « Cratylus »*, Cambridge.
- A. SIEWIERSKA [éd.] (1998), *Constituent Order in the Languages of Europe*, Berlin – New York.
- R. SIMONE (1995), *Iconic Aspect of Syntax : A Pragmatic Approach*, dans R. SIMONE [éd.] (1995), p. 153–169.
- [éd.] (1995), *Iconicity in Language*, Amsterdam.
- D.I. SLOBIN (1985), *The Child as Linguistic Icon-Maker*, dans J. HAIMAN [éd.] (1985), p. 221–248.
- G. SONESSON (1989), *Pictorial Concepts. Inquiries into the Semiotic Heritage and its Relevance for the Analysis of the Visual World*, Lund.
- (2004), *From Iconicity to Pictoriality. A View from Ecological Semiotics*, dans *VISIO*, 10, 1 (= *L'iconicité revisitée – Iconicity Revisited*, Resp. G. SONESSON), à paraître.
- (à paraître), *Prolegomena to a General Theory of Iconicity. Considerations on Language, Gesture, and Pictures*.
- P. SWIGGERS (1993), *Iconicité : un coup d'œil historiographique et méthodologique*, dans *Faits de Langues*, 1, p. 21–22.
- J.H.-Y. TAI (1985), *Temporal Sequence and Chinese Word Order*, dans J. HAIMAN [éd.] (1985), p. 49–72.
- G. TAVERDET (2003), *Le mammouth et la fourmi*, dans *Cahiers de linguistique analogique*, 1, p. 135–151.
- P. THIBAUD (1975), *La logique de Charles Sanders Peirce. De l'algèbre aux graphes*, Presses Univ. de Provence.
- Cl. TIERCELIN (1993), *C.S. Peirce et le pragmatisme*, Paris.

- M. TOUSSAINT (1983). *Contre l'arbitraire du signe*, Paris.
- Fr. UNGERER (1999), *Diagrammatic Iconicity in Word Formation*, dans M. NÄNNY & O. FISCHER [éd.] (1999), p. 307–324.
- P. VAILLANT (1999), *Sémiotique des langages d'icônes*, Paris.
- L.R. WAUGH (1993a), *Against Arbitrariness : Imitation and Motivation Revived with Consequences for Textual Meaning*, dans *Diacritics*, 23, 2, p. 71–87.
- (1993b), *Lexique : iconicité diagrammatique*, dans *Faits de langues*, 1, p. 227–234.
- M. WEBSTER (1999), 'Singing is Silence'. *Being and Nothing in the Visual Poetry of E.E. Cummings*, dans M. NÄNNY & O. FISCHER [éd.] (1999), p. 199–214.
- A. WILKINSON (1998), *The Garden in Ancient Egypt*, Londres.

